

LEVIATHAN



CONCEPTION ET MISE EN SCENE

Lorraine de Sagazan

TEXTE

Guillaume Poix

Extraits de la revue de presse

« Nous voilà prévenus : la justice est un cirque, un théâtre de masques et de marionnettes (...) Lorraine de Sagazan assume avec ce LEVIATHAN un théâtre d'interpellation, mais sans cesse elle tisse le réel et le rêve, qui se rejoignent dans le moment le plus fantastique du spectacle. Un cheval, un vrai cheval, à la robe gris pommelé surgit sur scène, magnifique, apparition synonyme de liberté, de puissance et, peut-être, de consolation (...) Entre grotesque et beauté, la metteuse en scène imprime des images d'une force renversante. »

Fabienne Darge - Le Monde

« L'impressionnante réussite de Sagazan est de faire avec LEVIATHAN tout autre chose que du théâtre documentaire, tout autre chose qu'un âpre réalisme plus évident quand on parle de tribunaux.(...) LEVIATHAN est une œuvre à la beauté plastique saisissante et inquiétante. (...) Il est d'ailleurs étonnant de pouvoir dire à quel point les acteurs parviennent à être excellents ».

Sonya Faure, Libération

« LEVIATHAN est un acte fort, une vision de l'espace rare, un texte éblouissant, une dénonciation tragique. C'est un chef-d'œuvre, un vrai dont on sort changé.e.s pour longtemps, on le sait. Les images qu'elle a créées là vont marquer l'histoire du théâtre. Un choc ! »

Amelie Blaustein-Middam Cult.news

« Avec ces quatre cas de figure, Lorraine de Sagazan et Guillaume Pois pointent les tares du système pénal. Les perspectives d'une justice transformatrice restent évoquées en filigrane dans une plaidoirie de l'avocate de la défense à laquelle le jury reste sourd. Le spectacle file à toute allure et la charge est implacable. »

Callista Croizer, Les Echos

« Avec la magie d'une plasticienne, Lorraine de Sagazan oblige à prendre une distance « brechtienne ». Elle masque délicatement magistrats, avocats, accusés à qui elle impose une diction volontairement théâtrale et chahutée, des postures chorégraphiées, des costumes étranges et fantasmagiques. Le seul à ne pas être masqué, et en costume ordinaire, est un ex-taulard (dix-ans d'emprisonnement) devenu ici remarquable acteur et qui commente une procédure qu'il a dû traverser ».

Fabienne Pascaud, Télérama

« Dans un cas, l'imprégnation du réel et du carnavalesque, du vrai et du faux, de l'amateur et du professionnel à Avignon m'a réduit en miettes. Dans « Léviathan », une burlesque terrifiante du système judiciaire français mise en scène par Lorraine de Sagazan, des acteurs portant des masques en plastique et se déplaçant comme des jouets à remonter jouent plusieurs procès « immédiats » rapides : des procédures légales offertes à ceux qui sont pris en flagrant délit. »

Selen Shaw, The New-Yorker

« A partir d'une immersion au cœur du système judiciaire, explorant la procédure de comparution immédiate, Lorraine de Sagazan et les siens créent un rituel théâtral étrange et saisissant, qui se décale du réel pour mieux l'ausculter et en révéler les dysfonctionnements. Une mise en jeu efficace et troublante de l'autorité judiciaire, plaidant pour une justice réparatrice.. »

Agnès Santi, La Terrasse

« Qui est le monstre ? », interroge Lorraine de Sagazan. Son Léviathan n'a pas fini de nous hanter.(...) Sur scène, le chronomètre se déclenche, et, lorsque le verdict tombe, un chiffre apparaît à l'écran dans un fracas sonore : le spectateur le reçoit comme une gifle tant la peine semble disproportionnée et inadéquate pour réparer leurs actes. Les comédiens donnent magistralement corps au petit peuple des précaires jugés en correctionnelle »

Marie-Eve Barbier, La Provence

« Des applaudissements frénétiques, et un public debout, bouleversé. On ne ressort pas indemne de Léviathan, la dernière création de Lorraine de Sagazan(...) La fin de mois arrondie du policier trop zélé, la satisfaction du procureur de remettre à leur place ceux qui n'ont rien à faire là... Les scènes s'enchaînent, insoutenables.

Des victimes, il sera peu question. Mais la prison, ventre métaphorique du Léviathan, sera bien pleine. »

Sonia Garcia Zahar, Bauluse Matin

«Quelle claque. C'est le mot d'ordre à la sortie de Léviathan. Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix ont façonné un spectacle-monstre, d'une beauté plastique mystique et d'une langue à la justesse cinglante. (...) »

Joshua Thomassin, Premièrepluie.com

Radios et télévisions

France Inter, 2e 7/10

Mercredi 17 juillet à 8h11 par Stéphane Capron

Sujet sur LEVIATHAN avec l'interview de Lorraine de Sagazan

rfi, De vive(s) voix

« Jeudi 18 juillet en direct de 15h30 à 16h, par Pascal Paradou »

Festival d'Avignon : derrière la scène: les écritures dramaturgiques »

Invités : Guillaume Poix, auteur de Léviathan « Festival d'Avignon : derrière la scène: les écritures dramaturgiques»

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/de-vive-s-voix/20240718-festival-d-avignon-derri%C3%A8re-la-sc%C3%A8ne-les-%C3%A9critures-dramaturgiques>

Arte journal

Samedi 13 juillet, par Frédérique Cantu

Sujet sur Léviathan avec une interview de Lorraine de Sagazan (metteuse en scène) et Victoria Quesnel (comédienne).

<https://www.arte.tv/fr/videos/121222-000-A/au-festival-d-avignon-leviathan-convoque-la-justice-sur-scene/>

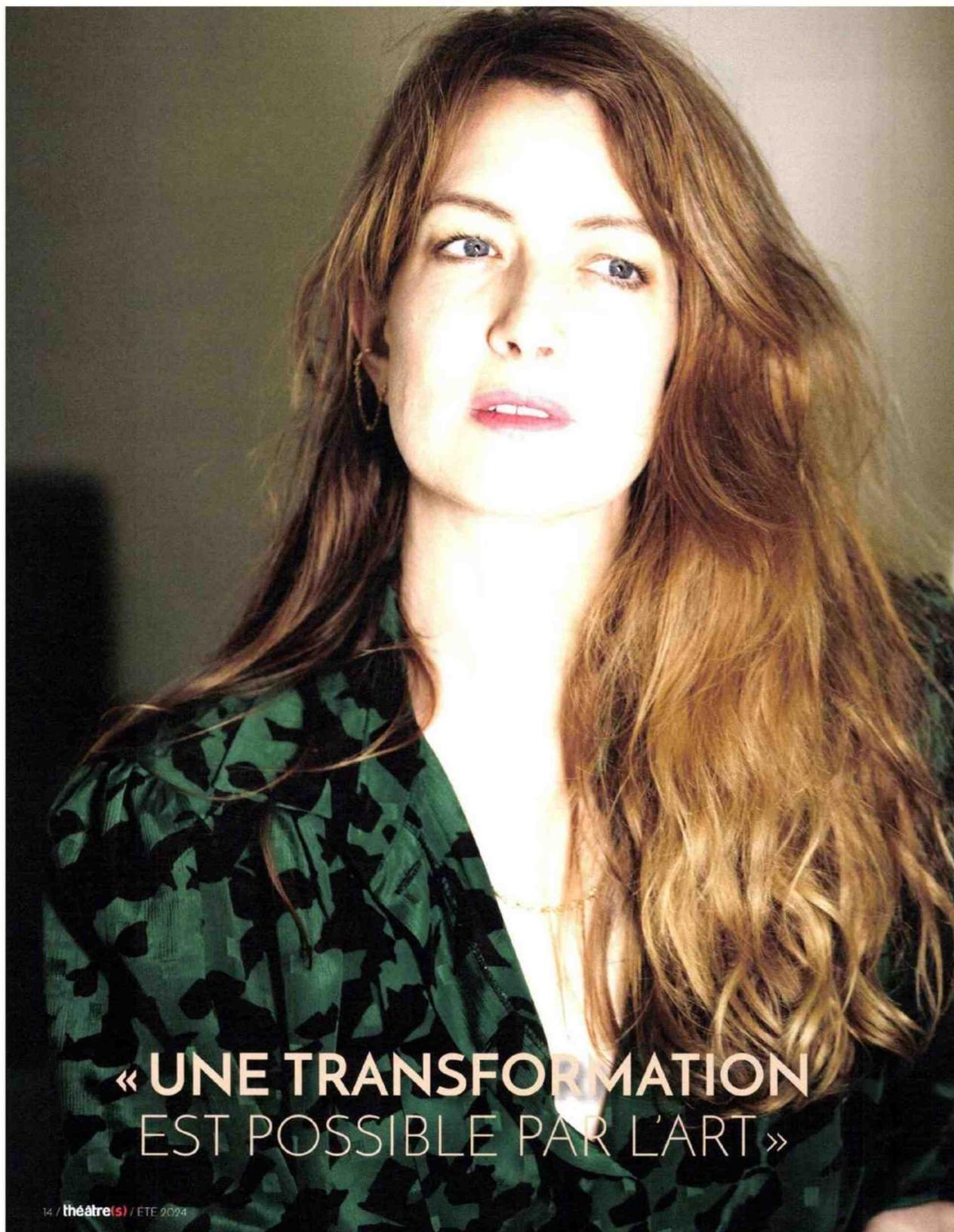


PAYS :France
PAGE(S) :14-20
SURFACE :611 %
PERIODICITE :Trimestriel

JOURNALISTE :Arnaud Laporte

Théâtre(s)

► 1 juin 2024 - N°38



14 / théâtre(s) / ETE 2024



Lorraine de Sagazan

2024 est une année faste pour Lorraine de Sagazan. Après avoir proposé *Le Silence* à la Comédie-Française, sa nouvelle création, *Léviathan*, est programmée au Festival d'Avignon. L'occasion pour nous d'en savoir plus sur ce qui fait la singularité de cette artiste qui se nourrit d'autres pratiques et de paroles absentes des plateaux de théâtre.

PROPOS RECUEILLIS PAR ARNAUD LAPORTE
PHOTOGRAPHIES MOLAND FENKOV

Théâtre(s) : Quel est votre premier souvenir de théâtre ?

Lorraine de Sagazan : J'ai un souvenir d'*Au théâtre ce soir*, parce que j'ai grandi dans une toute petite ville de Bretagne dans laquelle il n'y avait pas de théâtre. Donc ce sont probablement des souvenirs de Maria Pacôme, de Jean Le Poulain que je retranscrivais, d'ailleurs, et que j'essayais de jouer avec mes camarades. Et le premier souvenir de spectacle qui m'a marquée, mais que j'ai en même temps détesté – car je ne l'ai pas compris, et je rêve de le revoir –, c'est *La Princesse de Clèves*, par Marcel Bozonnet. J'ai eu la sensation en le découvrant au TNB, avec l'école, qu'il y avait un monde que je ne connaissais pas, que je n'arrivais pas encore à percevoir, mais qui m'intéressait.

Théâtre(s) : Une de vos premières apparitions remarquées au théâtre, c'est en 2006, quand vous jouez, seule en scène, une adaptation du *Journal d'une femme de chambre*, d'Octave Mirbeau, dont vous assurez la mise en scène, au casino de Dinard. Quels souvenirs en avez-vous ?

Lorraine de Sagazan : C'est incroyable ! (Rires) Personne ne m'en a jamais reparlé. Ce moment-là, je le vis comme un sentiment de grande liberté, et la sensation d'être à ma place. Or, comme vous le disiez, je faisais aussi la mise en scène. J'avais enfin l'impression de produire les conditions d'une liberté, d'une émancipation, pour moi. J'ai eu beaucoup de plaisir aussi, mais j'ai pensé que le plaisir était celui de jouer ce texte magnifique. Or, j'ai compris, probablement dix ans plus tard, que c'était le fait de créer un spectacle, de l'organiser, de le mettre en scène.

Théâtre(s) : Après avoir joué dans beaucoup de productions, beaucoup de projets collectifs, vous décidez de vous former à la mise en scène, sur le tas, auprès de Thomas Ostermeier à Berlin, puis aux côtés de Romeo Castellucci pour des spectacles qu'il présente à Paris. On est en 2015 et 2016.





FORMATION

Après avoir passé sa jeunesse à Dinard (Ille-et-Vilaine), Lorraine de Sagazan s'installe à Paris, et se forme au Studio-Théâtre d'Asnières, joue dans diverses productions, puis elle part à Berlin pour se former à la mise en scène et devient assistante de Thomas Ostermeier [PHOTO].



PREMIER SUCCES

En 2014, on lui propose de participer au festival Fragments d'Été, à Mains d'Œuvres, à Paris, pour lequel elle met en scène *Démons*, d'après Lars Norén, et crée dans la foulée sa compagnie, La Brèche.



UNE VIE EN COMPAGNIE

Depuis, avec La Brèche, elle a monté plusieurs spectacles, et notamment : *Une maison de poupée*, d'après Ibsen, en 2016, *La Vie invisible*, en 2020 [PHOTO], écrit avec Guillaume Poix ; *Un sacre*, en 2021, avec Guillaume Poix.

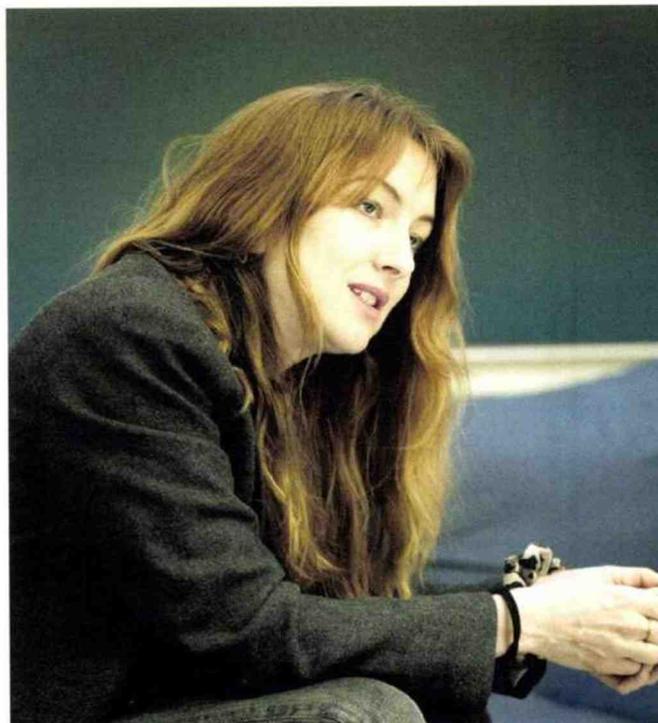
Qu'avez-vous appris de plus important à leur contact ?

Lorraine de Sagazan : J'étais vraiment observatrice avec Romeo Castellucci, et puis assistante à la mise en scène avec Thomas Ostermeier. Avec ce dernier, ça a vraiment été la liberté par rapport au texte, à une époque où je me sentais très héritière d'une philosophie de respect du texte. Je crois que j'ai compris que l'œuvre théâtrale attendait un tiers, qu'elle attendait quelqu'un d'autre, que c'était quelque chose d'incomplet. Avec Romeo Castellucci, c'est la question de la forme qui était centrale, essentielle. Ce qui me fascine aussi toujours, dans ses spectacles, c'est la question de la compréhension. On comprend, on accède à un spectacle par la peau, par les yeux, par les oreilles, par le nez... par tout un tas de choses qu'on ne conscientise pas au moment de la représentation. J'ai l'impression que le tout rationnel, la compréhension globale et immédiate, c'est vraiment un des grands dangers de la création. Depuis quelques années, j'essaie d'entrer dans des zones beaucoup plus mystérieuses, où la compréhension est moins rationnelle et davantage pluridimensionnelle. Cette année, j'ai travaillé sur Antonioni, qui disait : « Je voudrais que les spectateurs ne soient pas attentifs, mais disponibles. » Et ça, ça a été aussi très important dans ma recherche.

Théâtre(s) : Vous avez créé votre compagnie, La Brèche, en 2015, avec cette volonté de jouer au présent et donc de vous servir notamment du vécu des comédiens, de leurs souvenirs, de leurs rêves d'enfants. De fait, la distribution reste toujours quelque chose d'extrêmement important dans votre travail.

Lorraine de Sagazan : Oui. D'une part, parce que c'est comme un mode de vie affirmé, une manière de vivre l'amitié. Ça a l'air très naïf, mais je crois qu'il y a une

dimension « politique » – je mets des guillemets – à organiser des conditions de vie acceptables au quotidien. Je crois que j'ai fondé la compagnie parce que je trouvais que certains de mes camarades d'école étaient extrêmement talentueux et qu'on ne les voyait pas assez. Mais ce qui est passionnant, aussi, dans le fait de travailler longtemps avec les mêmes personnes, c'est le fait d'établir un langage commun. Je m'en aperçois





AU PREMIER PLAN

En 2024, Lorraine de Sagazan a monté *Le Silence*, inspiré de l'œuvre du cinéaste italien Michelangelo Antonioni, à la Comédie-Française, et créera *Léviathan*, sur un texte de Guillaume Poix, le 15 juillet au Festival d'Avignon.

dans les spectacles aujourd'hui qui, je pense, sont de plus en plus exigeants du point de vue de la forme, mais aussi du point de vue technique, de l'élaboration. La place du risque, la place du vide, est de plus en plus importante, un peu vertigineuse. Et je pense que, parce qu'on a eu l'occasion d'établir un langage commun pendant toutes ces années, ça va beaucoup plus vite. Chez nous, si les places sont très déterminées, il y a une égalité salariale. C'est vraiment une vie de troupe, de bande, dans laquelle on discute énormément. Je laisse beaucoup la parole aux différents interprètes, mais aussi aux créateurs techniques. Comme si c'était la convergence des forces qui faisait le spectacle, plus qu'une espèce de pensée que j'aurais « prémâchée ».

« JE LAISSE BEAUCOUP LA PAROLE AUX DIFFÉRENTS INTERPRÈTES, MAIS AUSSI AUX CRÉATEURS TECHNIQUES »

Théâtre(s) : Un nom que l'on n'a pas encore prononcé : celui de Guillaume Poix.

Lorraine de Sagazan : Guillaume est arrivé à partir de *Platonov*, et son arrivée a ouvert le deuxième cycle de travail de la compagnie, qu'on appelle parfois un cycle sur la réparation. Et c'est aussi une rencontre amicale. Je sentais, ayant travaillé sur de grands auteurs du répertoire dramatique mondial, que je ne pouvais pas écrire moi-même les textes. Je me trouvais trop

LEVER DE RIDEAU / LE GRAND ENTRETIEN D'ARNAUD LAPORTE

insuffisante du point de vue de l'écriture. Et puis, ce n'était pas mon désir, ce n'était pas ma place. J'ai trouvé en Guillaume une écoute, une compréhension, une intelligence. C'est quelqu'un qui a la capacité de produire une somme de textes énorme et qui, comme la plupart des gens de la compagnie d'ailleurs, n'a pas un ego qui empêche, qui neutralise le travail. C'est-à-dire qu'on sent qu'on travaille vraiment ensemble, et que ce qui compte, ce qui est toujours au centre, c'est l'objet. Je pense à cette phrase du Nouveau Roman : « *C'est plus l'aventure d'une écriture que l'écriture d'une aventure.* » Donc c'est vraiment un compagnonnage sur ce que veut dire écrire un spectacle à plusieurs.

Théâtre(s) : *Le Silence*, créé à la Comédie-Française l'hiver dernier, est un cas à part. Quelle était votre intention avec ce spectacle ?

Lorraine de Sagazan : C'est de se dire que le théâtre, c'est aussi travailler dans sa marge, comme un désir de désobéissance que je crois avoir toujours eu. Le conformisme, c'est faire ce qu'on attend de nous. En entrant dans le temple du théâtre français, où l'on peut avoir une sensation de contrainte, je me suis demandé, mais pas comme une provocation, comment faire pour continuer à réfléchir. Il y a par ailleurs une troupe merveilleuse dans ce théâtre, il y a des possibilités, et on est laissé assez libre. Éric Ruf [administrateur général de la Comédie-Française, NDLR] m'a accordé une grande confiance, parce que ce n'était pas forcément évident d'arriver dans cet endroit et de dire que j'allais faire taire les acteurs de la Comédie-Française. J'avais donc le souhait de travailler avec cette troupe et de travailler sur Antonioni – qui est justement un des maîtres du silence –, qui a révolutionné la dramaturgie. J'avais envie d'aller au Français sans abandonner ma recherche. Dans cette maison des acteurs, je voulais faire appel à leur puissance de jeu, dans ce défi presque impossible. Et je l'ai fait aussi pour les spectateurs, pour offrir cette sensation qu'un spectacle nous parvient sans qu'un mot n'ait été prononcé.

Théâtre(s) : Quel bilan faites-vous de cette expérience ?

Lorraine de Sagazan : Ce qui était passionnant, c'est qu'on commençait à zéro, toutes et tous. Personne n'avait jamais expérimenté ça. Travailler avec la contrainte, c'est intéressant, puisque à l'intérieur de ma compagnie, je me sens moins contrainte qu'à la Comédie-Française, et cela a bouleversé aussi ma manière de travailler. Et puis, une dimension beaucoup plus plastique est arrivée pour la première fois à l'intérieur du travail, sans doute liée à mon passage à la villa Médicis, à Rome. Je pense que dans les premières années de mon travail, j'ai voulu imiter. C'est par la mimesis aussi que l'on se forme, je crois. Et là, il a fallu dépasser l'imitation et essayer de trouver ce qu'était mon désir profond. Il y a une phrase de Deleuze que j'adore, qui dit : « Je travaille sur ce que je cherche plus que sur ce que je sais. » Et je crois que depuis deux, trois ans, c'est devenu fondamental.

Théâtre(s) : Qu'êtes-vous allée chercher à la villa Médicis ?

Lorraine de Sagazan : Je voulais m'extraire de mon milieu et me confronter de nouveau au doute, à l'inconnu. J'avais extrêmement peur, je crois, de basculer dans une forme de recette, de me dire qu'à un moment donné, il y a la question du « savoir-faire » – je mets des guillemets parce qu'il n'est jamais total, ce savoir-faire. J'avais envie de pouvoir aller au-delà de moi-même et de me bousculer, de me mettre en difficulté. Parmi les quinze autres pensionnaires, personne ne faisait de théâtre, et donc je ne connaissais jamais rien de ce que me racontaient les gens ! Tout à coup, je me retrouvais face à des personnes passionnées, qui conduisent toute leur vie dans une direction dont j'ignorais tout. Ça a été un enrichissement énorme, une inspiration énorme, dont je ne mesure pas encore toutes les conséquences. Il y a aussi une dimension plastique, un rapport aux formes qui m'était secondaire pendant longtemps et qui, maintenant, m'est absolument fondamental.

Théâtre(s) : Vous allez donc créer *Léviathan* au Festival d'Avignon. Comment ce projet est-il né ?

Lorraine de Sagazan : En 2020, j'ai fait, si je puis dire, une crise de fiction. Je ne comprenais plus pourquoi on faisait semblant, pendant tout le temps des répétitions, de jouer la douleur, la peur, etc. Je me demandais ce qu'on faisait, en fait. Et je trouvais que, maintenant qu'il y a Internet, maintenant qu'il y a autant de documentaires, autant de possibilités d'immersion,

cette mimesis du théâtre n'avait plus autant de sens qu'avant. Et donc, faisant cette crise de fiction, j'ai demandé à tous les théâtres qui allaient nous accueillir de me permettre, pendant ces temps de confinement, de rencontrer autant de gens que de jours gâchés par la crise. J'ai rencontré plus de 400 personnes, avec Guillaume, et aussi avec Agathe Charnet, qui est dramaturge, et puis avec une partie de l'équipe. Et les gens nous ont parlé majoritairement de deux choses. D'une part, l'absence de prise en charge de la mort, dans un pays comme la France, à l'heure de l'absence de funérailles collectives, ce qui était vraiment une rupture anthropologique majeure, une chose totalement inédite en France en temps de paix. Ça a donné un spectacle : *Un sacre*. Et puis, d'autre part, ils me parlaient aussi beaucoup du sentiment d'injustice face à la justice institutionnelle, qui a donc donné lieu à cette recherche qui m'a emmenée à la villa Médicis, sur la justice transformatrice,

« EN 2020, J'AI FAIT
UNE CRISE DE FICTION »

et qui débouche sur la création de *Léviathan*. Tout ce cycle-là, de *La Vie invisible* à *Un Sacre*, et maintenant à *Léviathan*, fait que j'envisage maintenant la fiction non pas comme une fin en soi, mais comme un moyen. Non pas pour résoudre quoi que ce soit – il n'y a pas de démarche évangélique ni thérapeutique –, mais comme une manière de répondre au réel. Ce n'est plus une idée de représentation du réel, mais une manière de faire plier des évidences, de bousculer les représentations. Il y a une transformation qui est possible grâce à l'art.

Théâtre(s) : Dans vos spectacles, on a vu des espaces bifrontaux, trifrontaux, quadrifrontaux. Vos interprètes ont souvent interpellé le public, et étaient donc en réaction par rapport à ce que le public pouvait dire.

Cette démarche est-elle encore présente aujourd'hui ?

Lorraine de Sagazan : Oui, car je pense qu'une représentation qui peut se passer des spectateurs, ce n'est pas du théâtre. La rencontre est un protocole de travail, mais elle doit aussi avoir lieu entre des spectateurs et une œuvre, et entre le plateau et les





spectateurs. Il s'agit toujours de l'espace entre les deux. C'est cet espace de l'interstice que l'on doit investir, il y a donc une dimension vraiment active. J'ai l'impression que la représentation ne se déroule pas en face des gens, elle « devient ». Et cet espace, c'est l'espace de ce fameux devenir. C'est très central.

Théâtre(s) : Il se trouve que j'ai eu l'occasion de parler récemment avec Victoria Quesnel, qui était à ce moment-là au début des répétitions avec vous. Elle me disait être totalement perdue, et en même temps dans une forme d'enthousiasme, mais s'interrogeait sur le travail qu'elle faisait avec vous. Comment est-ce qu'on intègre des éléments nouveaux dans votre façon de faire ?

Lorraine de Sagazan : C'est vraiment une habitude. Je m'oblige à insuffler de nouvelles forces à l'intérieur du travail, tout en ayant une fidélité. Donc, il y a toujours des gens de la vieille époque et des nouveaux, en effet. Ça me semble essentiel que des gens viennent avec de nouvelles questions, mais je vois bien qu'à

chaque fois, tout le monde a réussi à trouver sa place, parce qu'il y a une équipe qui est extrêmement joyeuse. Il y a beaucoup de joie, et pourtant, en fait, on traverse quand même des choses relativement difficiles, assez morbides. Je m'interroge parfois, quand même, sur ce que j'ai dans la tête ou ce qui doit hanter mes nuits. De toute façon, il y a toujours un moment où les gens sont complètement perdus. Il se trouve que c'est maintenant ! (Rires) Mais je crois que le chaos, c'est ce qui arrive juste avant la création. Il est vrai que je m'empare de sujets difficiles, que je pose des questions de forme, que je cherche toujours à aller vers l'inconnu. C'est donc forcément très vertigineux parce qu'on ne sait pas à quoi se raccrocher. Et en même temps, j'essaie de pousser les limites de ce qu'on sait faire collectivement, ce qui oblige à un moment donné à se jeter dans le vide, et donc à être aveugle à ce qu'on est en train de produire. Mais petit à petit, grâce encore une fois à la participation de chacun et aussi parce que l'on ouvre les répétitions au cours du travail, on peut dialoguer avec des personnes qui reçoivent la représentation, ou en tout cas l'expérience. C'est aussi à partir de ce regard que l'on fabrique un objet.

Théâtre(s) : Concernant *Léviathan*, il y a donc eu ces centaines d'entretiens, et il y a eu le travail de tamis avec Guillaume Poix. Mais ensuite, très concrètement, quelle matière donnez-vous aux interprètes ?

Lorraine de Sagazan : Pour la première fois, comme c'est un travail très immersif, ils sont tous allés voir des procès. On a rencontré des avocats, des avocates, des magistrats, des justiciables, etc. On est allés assister à des médiations, on leur a retranscrit aussi beaucoup de rencontres que l'on avait pu faire. Donc ils se retrouvent face à une documentation qui est assez gigantesque, et qui s'est concentrée de plus en plus sur les comparutions immédiates. Il y a toute une recherche théorique, philosophique, sociale qui est menée sur ce dispositif juridique. Donc les interprètes sont très nourris intellectuellement avant d'arriver en répétitions. Il y a à la fois un temps de discussion qui est assez vaste, beaucoup d'improvisation que je mène et qu'ils peuvent alimenter avec la documentation qu'ils ont reçue, et des débuts d'écriture de scène par Guillaume qui viennent d'intuitions dont on discute toutes et tous ensemble. Là [début mai, NDLR], on en est à voir les contours





d'un spectacle, avec des scènes qui commencent à être bien établies et d'autres qui sont encore complètement inexistantes. Les interprètes, que je trouve phénoménaux, sont rompus à l'exercice d'être en mesure de réagir à tout moment, et sont des maîtres de l'improvisation. On travaille beaucoup avec la méthode développée par Sanford Meisner, c'est-à-dire la possibilité non pas d'écouter et de répondre, mais de réagir à tout moment. Et c'est le cas aussi avec la salle, ils sont capables de réagir à tout moment. Et donc la représentation est vivante et ne se répète pas, elle s'invente au fur et à mesure.

Théâtre(s) : La justice est très présente ces derniers temps au cinéma, en littérature, au théâtre.

Comment comprenez-vous cette obsession ?

Lorraine de Sagazan : Le système pénal a été très critiqué jusque dans les années 1970, notamment par Michel Foucault, mais assez peu après. Il y a une autre chose que l'on se prend en pleine « tronche » pendant les répétitions, c'est qu'un procès, en fait, ce n'est absolument pas spectaculaire. Le procès charrie avec lui un imaginaire, une mythologie, portée par le cinéma – notamment américain –, mais qu'emprunte aussi le cinéma français. Justine Triet a dit elle-même qu'ils avaient été obligés de ne pas être dans le tout réalisme. Et c'était aussi le cas pour Alice Diop. On est obligés, parfois, de tordre le réel pour donner à la dimension du procès un intérêt quelconque. Je suis toujours fascinée quand je vais dans des procès parce que ce sont de vraies vies. Qui punit-on ? Pourquoi ? Et comment ? On voit bien, et c'est pour ça que je parle de la comparution immédiate, que la justice transformatrice arrive pour poser la question des victimes. Et parfois, des victimes sans coupable. Il y a quelque chose de sacrificiel dans la justice institutionnelle, et qui peine à donner un sentiment de justice. Il y a la comparution immédiate, qui en quinze minutes va envoyer des gens en incarcération,

et l'incarcération, on le sait, ça pose la question de la récidive, de la réinsertion. Tout le monde se réjouit de l'abolition de la peine de mort, mais en fait, c'est comme si elle existait encore de manière symbolique. Parce que les personnes qui peuplent les prisons – qui sont par ailleurs surpeuplées – sont toujours les mêmes. Et d'ailleurs, 30% des personnes qui sont dans les prisons sont en détention provisoire, donc attendent un jugement, donc sont présumées innocentes. C'est un gros dysfonctionnement de ce côté-là quand on voit que la criminalité en col blanc, qui est le fait de certaines multinationales, de lobbies pharmaceutiques, qui crée des victimes, des blessures par milliers, et qui n'est souvent pas du tout inquiétée. On le voit aussi sur les violences sexuelles et sexistes, quand quelqu'un a 70 plaintes contre lui, et que l'on peut remettre en question la parole des personnes. La probabilité que 70 femmes mentent sur une affaire est extrêmement infime. Je ne suis pas du tout pour la culpabilisation ou pour la punition. Mais en revanche, remettre les victimes au centre, penser la réparation, penser au droit restauratif plutôt qu'au droit punitif – réparer collectivement les dommages subis –, c'est ça, la paix sociale. ✪



Léviathan, de Guillaume Poix, mise en scène de Lorraine de Sagazan. Au Festival d'Avignon, en juillet ; en novembre à Rennes (35), La Roche-sur-Yon (85), Sartrouville (78) ; en décembre à Saint-Brieuc (22)...



L'AMOUR DU RISQUE

Partisane de l'improvisation, de l'écriture en direct et de l'hybridation des formes, Lorraine de Sagazan milite pour un théâtre de l'imprévu. Son *Léviathan* pourrait bien électriser Avignon.

Par Emmanuelle Bouchez

Photo Jean-François Robert pour Télérama

Les journées de Lorraine de Sagazan sont bien remplies. Regard bleu percutant et silhouette vive, la jeune femme de 37 ans œuvre comme metteuse en scène et directrice de compagnie. Comme curatrice de l'installation *Monte di Pietà*, conçue avec Anouk Maugein et qui, avant d'être présentée cet été à Avignon, fut visible l'an dernier à la Villa Médicis à Rome, où elle fut pensionnaire en 2022. Et même comme apprentie cinéaste, à en juger par la beauté des plans qu'elle a imaginés pour *Le Silence*, fresque sans paroles inspirée par les films de Michelangelo Antonioni (1912-2007) et présentée en début d'année à la Comédie-Française. Toujours en effervescence, elle achève, pour le Festival d'Avignon, sa dernière création, intitulée *Léviathan*.

Ce spectacle l'occupe depuis trois ans. Elle pensait y traiter de la justice restauratrice, qui fait dialoguer, avec l'aide d'un médiateur, les victimes et auteurs d'infractions pénales – un sujet au cœur de sa résidence à la Villa Médicis. Puis elle a changé d'avis (« Cette forme de justice manquant de conflictualité n'était pas théâtrale »), trouvant plutôt, dans les audiences de comparution immédiate qu'elle fréquente, la matière pour pointer les dysfonctionnements d'une machine judiciaire jugée « trop expéditive et manichéenne ». À partir d'une douzaine d'affaires, à partir desquelles elle tire des personnages, elle fait improviser ses interprètes et les entraîne « dans un vertige d'où peut surgir l'imprévu ». Pas question de fabriquer du théâtre autrement, même sous la pression d'Avignon : « Préférer la sécurité du savoir-faire serait un renoncement. Il n'y a pas d'art sans risque absolu. »

Adolescente, Lorraine de Sagazan (qui partage un lien de parenté avec la chanteuse Zaho, sa cousine) a révé le théâtre comme un remède à l'ennui, depuis la ville côtière de Dinard, en Bretagne, où ses parents (« aristocratie désargentée du côté de mon père, milieu modeste du côté de ma mère ») s'étaient expatriés pour « fuir une vie parisienne économiquement difficile ». À 17 ans, elle fait le voyage inverse et arrive à Paris, s'inscrit en philo à la Sorbonne et plonge dans le théâtre au Studio d'Asnières, où elle se forme d'abord comme actrice, « le modèle tout tracé pour les filles ; comprendre cela a été, plus tard, un choc ». Elle décroche en 2014 un stage à la Schaubühne de Berlin, auprès de Thomas Ostermeier qui monte alors *Le Mariage de Maria Braun*, d'après Fassbinder. Voyage décisif : la scène berlinoise – où elle découvre aussi la patte du metteur en scène italien Romeo Castellucci – la décomplexe quant au respect absolu du texte d'origine. Elle fonde dans la foulée sa compagnie La Brèche et adapte *Démons*, du dramaturge suédois Lars Norén (1944-2021). Dans cette histoire de couple en crise, elle interpelle directement le public installé autour de la scène, témoin forcé des échanges. « S'adresser au public comme à un partenaire de jeu a démultiplié l'effet du texte », se souvient Antonin Meyer-Esquerré, qu'on retrouve dans *Léviathan*. La saison suivante, la troupe joue dans le Off d'Avignon, et, huit ans plus tard, la voilà invitée du In.

Loïn d'enchaîner les créations comme une forcenée, Lorraine de Sagazan mène un remarquable travail sur le répertoire. Dans *Une maison de poupée* (2016), adaptation du Norvégien Henrik Ibsen, elle inverse les rôles : le mari virevolte à la maison et remplit le frigo, quand son épouse s'épanouit dans le travail. Trois ans plus tard, elle s'empare de *Platonov*, de Tchekhov, et monte *L'Absence de père*, spectacle aux allures de ring où le public observait in vivo le quotidien des personnages.

La pandémie de Covid-19 fait brusquement entrer le réel dans son art : avec son complice Guillaume Poix – écrivain devenu au fil des spectacles son alter ego –, elle creuse « la rupture anthropologique » qu'a représentée l'impossibilité d'enterrer nos morts lors de funérailles collectives. Pendant un an, ils interrogent des centaines d'anonymes pour créer *Un sacre* (2021), splendide cérémonie où l'expérience vécue face à la mort s'incarne dans d'intenses monologues. Lorraine de Sagazan franchit un cap : on est frappé par sa maîtrise des images, où les corps, placés en majesté, fusionnent avec les installations plastiques. Son théâtre, hybride, s'enrichit alors de nouvelles formes, mêlant le jeu de l'acteur à la vidéo et à des décors très travaillés. On pourra l'apprécier dans *Léviathan*, où les masques portés tout au long du spec-



Lorraine de Sagazan durant les répétitions de *Léviathan* à Mont-Saint-Aignan (76), le 13 juin.

tacle par les interprètes, parfois filmés de près, renforcent « la mécanique déshumanisante » des comparutions immédiates. La metteuse en scène y réinvente aussi avec originalité la place du texte. « *Les grandes lignes de l'écriture – les thématiques, la majorité des enquêtes de terrain, la conduite des improvisations, c'est moi. La langue, c'est Guillaume [Poix]* », explique-t-elle. Pour le rôle de la présidente du tribunal, elle a convié Victoria Quesnel, habituée des mises en scène de Julien Gosselin, qui raconte leur jeu d'écriture si particulier : « *Ils sont très complémentaires, ils travaillent ensemble par couches : Guillaume réécrit des textes à profusion, dès le lende-*

main, en fonction de ce que Lorraine a vu en répétition. » Au sein de sa compagnie La Brèche, Lorraine de Sagazan a déjà joué « *la hiérarchie pyramidale* » en rémunérant tout le monde de manière égalitaire, même si elle reste la créatrice de référence. Cheffe de troupe, elle défend sa propre « *vision* » de sujets graves que le théâtre lui permet d'embrasser. Et aujourd'hui, alors que pointe le risque d'un gouvernement d'extrême droite en France, quel serait son pouvoir ? « *Le théâtre déplace et bouleverse le public de manière sensible, mais il ne suffit pas à faire de la politique. Et surtout, il ne doit pas se substituer à l'engagement personnel de chacun !* » ●

À VOIR

Léviathan, du 15 au 21 juillet, gymnase du lycée Aubanel.

Monte di Pietà, Installation, jusqu'au 1^{er} septembre, collection Lambert, Avignon.

Rencontres

Télérama

à Avignon,

le 10 juillet à 12h, à la Maison Jean Vilar, avec Caroline Guiela Nguyen.

Et le 16 juillet à 11h, à la collection Lambert, avec Lorraine de Sagazan. Rencontres animées par Fabienne Pascaud.



En cours de réparation

Lorraine de Sagazan circule entre théâtre, philosophie et art pour penser la question de la justice réparatrice et mettre en scène les visages de la violence et de la colère.

Dans la salle de répétition jouxtant la terrasse de l'Odéon, qui l'accueille trois mois avant les représentations de son nouveau spectacle, *Léviathan*, au Festival d'Avignon, Lorraine de Sagazan écoute attentivement ses trois comédiennes du jour. Victoria Quesnel, Jeanne Favre et Jisca Kalvanda se familiarisent avec le texte encore frais, coécrit avec son complice Guillaume Poix. Un texte dense, nourri par des recherches qu'elle mène depuis deux ans sur la question de la justice réparatrice. Thématique autour de laquelle elle prépare aussi une installation pour la Collection Lambert à Avignon, *Monte di pietà*, conçue avec Anouk Maugein (200 objets rassemblés, liés à une mémoire traumatique pour constituer un sanctuaire de chagrin), avant de se rendre à la Biennale d'art contemporain de Lyon en septembre. Théâtre, performance, installation artistique : Lorraine de Sagazan joue sur plusieurs tableaux, préférant aux formes fixes et monochromes les créations en mouvement et en déplacement permanent. Même si le matériau de son travail, l'âpreté du réel, reste le même. Ce matin-là, la metteuse en scène de 37 ans semble autant happée par sa voix intérieure que par les corps des actrices qui lui font face : elle réfléchit à voix haute, ajuste ses positions au fil de la séance de travail, reprend son texte, se lève, se rassoit. "J'aime le temps de la répétition, nous glisse-t-elle durant une courte pause. Le processus de travail fait vraiment partie d'une œuvre pour moi."



Comme si la voir en plein *work in progress* résumait sa quête théâtrale, procédant d'une recherche continue, à l'opposé d'une certitude figée sur un plateau transformé en tribune. À ses comédiennes incarnant des femmes victimes de multiples violences, elle suggère de travailler sur "l'ambivalence entre les corps empêchés et les corps expressifs". Pour donner une voix à ces femmes traumatisées et en colère, confrontées

à la machine judiciaire, il faut trouver le juste ton, sculpter la forme d'une adresse. La concentration de Lorraine de Sagazan semble adossée à une tranquillité apparente, qui la canalise et lui confère une certaine force ; la force tranquille d'une metteuse en scène dont les spectacles récents (*Le Silence, Un sacré...*),



touchent un public de plus en plus large, happé par ses coups de force scéniques aussi bien que par sa manière de questionner des existences affectées par les accidents de la vie (une pièce muette, une pièce sur la déficience visuelle, une pièce sur le deuil...).

Le pardon, la justice, le silence, l'invisible... Tous les motifs qui l'animent depuis plusieurs années répondent, selon elle, à une seule question, qui la hante sans cesse : "Pourquoi le théâtre ? C'est la question que je me pose à chaque spectacle, confic-t-elle après la séance de travail. Je me sens héritière de formes qui dépassent le théâtre ; c'est l'hybridation qui m'intéresse. Le théâtre doit se chercher au-delà de sa marge. Reproduire le réel ne m'intéresse pas, j'aime proposer du contre-espace et du contretemps ; c'est l'expérience qui m'intéresse."

Concentrée sur la mise en mouvement de son texte autant que sur la nécessité d'en couper des passages trop longs, elle prend le temps de faire du plateau le lieu qui affine et amplifie ses réflexions. Avec les comédiennes, concentrées, elle évoque ses lectures de Hobbes, Jankélévitch, Levinas ou Derrida sur la philosophie de la justice, du pardon, de la sanction. De telle sorte que le plateau se confond en partie avec une sorte de colloque, ce qui coule de source chez cette ancienne étudiante en philosophie. "Le théâtre est un acte de pensée", avoue-t-elle, citant au passage Tadeusz Kantor, pour qui "une œuvre d'art ne doit pas être le reflet ou le miroir de la réalité véritable, mais son équivalent".

Pour autant, elle sait bien que le théâtre, fût-il un acte de pensée, convoque des corps, du sensible, des images. Elle s'est attachée à cette dimension picturale et performative en travaillant auprès de Thomas Ostermeier, qui lui a appris "l'affranchissement des règles et des auteurs", et en regardant beaucoup les pièces de Romeo Castellucci et d'Angélica Liddell, qu'elle croisera cet été à Avignon.

"La forme, c'est le fond qui remonte à la surface", disait Victor Hugo. C'est cela qui est excitant : plonger dans un sujet et générer une expérience sensible à partir de ce matériau", précise-t-elle.

Adapter le film d'Antonioni *Le Silence* sur la scène de la Comédie-Française cet hiver fut une traduction criante de son goût pour la prise de risque, les déplacements, les tentatives, ce qu'elle appelle "un pacte avec les spectateurs et

spectatrices". Un pacte autant qu'un spectacle, qui assume l'horizon d'une "métathéâtralité" faisant du théâtre le lieu d'une action et d'une représentation.

"La pure représentation ne m'intéresse plus", insiste-t-elle. Elle avoue même ressentir "une crise de fiction". "Ces dernières années, je ne comprenais plus très bien pourquoi je demandais à des acteurs de faire semblant ; cela ne passait plus. J'ai eu envie de me poser d'autres questions, dont l'utilité de la raison du théâtre." Partie en 2022 à la Villa Médicis à Rome "pour s'extraire du milieu théâtral", elle n'étudie pas l'ambivalence de sa position. Sagace et lucide. Car si faire du théâtre ne va plus de soi, si elle a "l'impression de travailler en permanence contre le théâtre", elle reconnaît fatalement : "C'est pourtant tout ce qui m'anime."

Au cœur de cette tension, entre un retrait et une relance, *Léviathan* appartient ainsi à un nouveau cycle de son travail, centré sur la façon dont la fiction s'ajuste au réel – inauguré avec *La Vie invisible* et *Un sacre*. "J'avais l'habitude de monter des textes classiques (Ibsen, Norén, Tchekhov...), j'avais prévu d'adapter *Le Décalogue* de Kiesłowski, mais j'ai dû renoncer.

Et au moment du confinement, j'ai eu le désir de rencontrer d'autres gens, d'écouter leurs histoires personnelles." Avec son complice d'écriture Guillaume Poix, elle a rencontré près de 400 personnes pour saisir comment la notion de réparation résonnait dans leur vie, sans savoir ce qu'elle en ferait. Des personnes souvent accidentées par le système social, un peu partout en France, "comme une manière de retrouver l'autre, coûte que coûte" et d'éclairer les limites de la justice institutionnelle face aux victimes de la société. Suite à de multiples rencontres avec des avocat-es, magistrat-es, détenu-es, plaignant-es, enrichie par ses lectures sur les justices alternatives, l'abolitionnisme ou le minimalisme pénal, Lorraine de Sagazan dessine les contours possibles d'un changement de

paradigme judiciaire : la punition peut-elle être la seule façon de faire justice ? À partir de cette double approche sociologique (l'enquête de terrain) et philosophique (la réflexion sur le sens de la justice), elle a pensé à des personnages, ou plutôt à des "figures" qui permettent d'interroger "la justice pénale, la justice expéditive, la justice inexistante pour certains corps, le procès, la comparution immédiate, les alternatives à la prison qui existent. Le fil conducteur du spectacle, c'est le temps de la justice".

Habitée par ces questions et par son goût du plateau pensé comme le réceptacle des violences du présent, Lorraine de Sagazan se laisse absorber par tout ce qui s'agite autour d'elle et en elle, sans se laisser déborder. Attentive aux souffrances des autres, admirative des œuvres qui l'aident à comprendre les mécanismes de la violence, à l'image des films de Ritlyh Parlh ou du livre de Vanessa Springora, *Le Consentement*, elle ne prétend pas faire du théâtre le lieu d'un acte réparateur ou thérapeutique.

"Le spectacle n'adoucit rien. Au contraire, il est sans cesse question de l'irréparable dans *Léviathan*, affirme-t-elle. La réparation passe par la réappropriation d'une colère, d'une violence, d'une insurrection." Ce cheminement, cette manière de dialoguer avec le réel, "au-delà du faire semblant", elle les active sur scène comme une façon d'opposer au silence de la douleur le cri d'une aspiration à tout changer.

✦ Jean-Marie Durand

Léviathan, conception et mise en scène Lorraine de Sagazan, au gymnase du lycée Aubanel, du 15 au 21 juillet, à 18 h (relâche le 17).

Monte di pietà installation à la Collection Lambert, du 23 juin au 1^{er} septembre, de 11 h à 18 h.



Simon Cresselin





Exposition

Chagrins des vivants

Avec Monte di pietà, une installation à la Collection Lambert, Lorraine de Sagazan et Anouk Maugein exposent 200 objets associés à des souvenirs intimes de blessures et d'injustices.

Comme un écho, sensuel et plastique, à sa pièce *Léviathan*, Lorraine de Sagazan explore le champ de l'installation au sein de la Collection Lambert, qui accueille son projet, conçu avec la scénographe Anouk Maugein, *Monte di pietà*. Prolongement de leur collaboration démarrée à la Villa Médicis, où la metteuse en scène fut pensionnaire en 2022, cette installation se veut un "sanctuaire de chagrins". Un espace abritant les traces de douleurs et d'injustices éprouvées par des personnes que Lorraine de Sagazan a rencontrées au cours de son investigation sensible. À chacun et chacune, elle proposait de confier un objet symbolique, un totem affectif et affecté cristallisant une épreuve intime : un deuil, une rupture, une trahison, une agression, une désillusion, un séisme, un tournant dans l'existence, qui serait moins activé par un élan constructif que par un arrachement à sa propre quiétude. Comme si un objet matériel racontait par lui-même l'idée d'une chute intérieure, avant une reconstruction possible. Au fil de son enquête, Lorraine de Sagazan a ainsi rassemblé une multitude d'objets chargés, derrière lesquels se devinent le poids des larmes, l'épaisseur de l'amertume, la vigueur de la rage.

Ce sont tous ces objets qu'elle expose dans l'installation, à la manière d'un monument des choses mortes et des souvenirs qui survivent. On y trouve aussi bien des perruques que des ballons, des robes de mariée que des scooters brûlés, des procès-verbaux pour viol que des justaucorps de patinage artistique ou des médicaments... Les typologies d'objets ne répondent à aucune règle fixe, sinon que tous traversent des vies quotidiennes. Au cœur des vies ordinaires, ces 200 objets familiers disent les secrets des violences inouïes. Anouk Maugein confie que leurs propriétaires "n'ont pas pu se résoudre à les jeter". Comme s'ils constituaient, en silence, les pièces à conviction de leurs expériences, le mobile de leurs peines. Exposés, ils leur échappent enfin, passant dans un niveau de réalité médiatisée, qui a la vertu d'un soulagement, d'une libération, qui sait.

La question qui a mobilisé Lorraine de Sagazan et Anouk Maugein tenait à la façon la plus juste d'exposer ces objets. En les classant, en les lustrant, en les associant par famille, en les fétichisant ? "On a d'abord fait des recherches en iconographie, notamment dans les archives des monts-de-piété, où les objets sont toujours consignés et étiquetés, confie la scénographe. On a aussi fait des recherches autour des fouilles archéologiques et des cryptes, portées par cette idée de déterrer les douleurs." Au terme de leurs investigations, elles ont privilégié trois modes de monstration des objets : cloués au mur, rangés sur des étagères, à demi ensevelis dans le sol. Clouer, déposer et

enterrer : autant de gestes qui confèrent à ces objets une dimension tragique, conjurant l'oubli par la rugosité d'une nouvelle présence. Des objets sonores se distinguent aussi, tel "un métronome, une radiocassette contenant l'enregistrement d'un rive, une guitare électrique aux cordes vibrantes".

Telle qu'elles la mettent en scène dans leur installation habitée, l'attention portée par Lorraine de Sagazan et Anouk Maugein aux objets du chagrin rejoint un geste de plus en plus documenté dans le champ des sciences sociales. Dans leur essai paru l'an dernier, *Le Soins des choses. Politiques de la maintenance* (La Découverte), les sociologues Jérôme Denis et David Pontille analysaient un contrepoint saisissant de l'obsession contemporaine pour l'innovation et l'obsolescence programmée : le souci de la maintenance, de la réparation des choses de la vie quotidienne (lave-linge, pont, chaudière, smartphone, horloge...). Faire durer les choses, s'y attacher pour des raisons éthiques ou sentimentales, c'est aussi ce que traduit à sa manière ce sanctuaire des chagrins. Comme le signe que les douleurs ne s'évaporent qu'à condition de les dire, de les métaboliser par la présence des objets qui les réactivent et les effacent en même temps.

■ Jean-Marie Durand

Monte di pietà, à la Collection Lambert, du 23 juin au 1^{er} septembre, de 11 h à 18 h. Les 20 et 21 juillet, entre 11 h et 16 h 30, l'installation est activée par une performance poétique mêlant récits et improvisation à travers des textes de Laura Vazquez.



La comédienne Victoria Quesnel, des prétoires aux planches

Au Festival d'Avignon, l'actrice joue dans « Léviathan », de Lorraine de Sagazan, qui interroge la « justesse de la justice institutionnelle »

RENCONTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

Trente-neuf ans, l'œil vif, le sourire lumineux et la gestuelle bavarde, Victoria Quesnel n'expédie pas les interviews à coups de monosyllabes économes. Son énergie en bandoulière, cette enthousiasmante comédienne s'apprête à jouer, au Festival d'Avignon, dans *Léviathan*, un spectacle conçu et mis en scène par Lorraine de Sagazan.

Voici quinze ans que Victoria Quesnel est actrice. Un métier choisi après une suite de ricochets. Naissance à Rennes, enfance à Reims (Marne), puis à Biarritz (Pyrénées-Atlantiques), terminale à Strasbourg, études de

droit à Bordeaux. Mais c'est dans une librairie, en feuilletant *Oncle Vanja*, de Tchekhov, que cette nomade, qui aimait faire la fête, a su où elle se fixerait. Ce sera le théâtre, dont elle affirme avec vigueur : « *Il est toute ma vie.* » Après un passage par le conservatoire de Bordeaux, elle intègre, en 2006, l'École du Nord, à Lille. Trois ans d'une immersion fondatrice en compagnie d'une promotion d'exception, dont émergent deux metteurs en scène de talent.

La première, Tiphaine Raffier, la dirige dans deux spectacles (*La Chanson*, en 2012, puis *Dans le nom*, en 2014). Avec le second, Julien Gosselin, elle fonde le collectif Si vous pouviez lécher mon cœur, en 2009. L'été 2013 sonne

l'heure de la renommée pour la jeune compagnie. La troupe galvanise le public d'Avignon avec *Les Particules élémentaires*, d'après Houellebecq. Victoria Quesnel prend alors la mesure du sacerdoce (heureux) qui l'attend : « *Il y a eu deux cents dates de tournée. J'ai compris ce qu'impliquait une vie de comédienne : le travail, l'énergie et le temps.* »

Naturel confondant

La bande d'acteurs de Julien Gosselin vient de faire effraction sur les scènes. Ils sont turbulents, volubiles, physiques, ils captent l'œil des caméras qui voltigent autour d'eux, ils se déhanchent sur des musiques tonitruantes, ils hurlent s'il le faut et sanglotent quand leur

rôle l'impose. Leur jeu est d'un naturel confondant, leurs slaloms dans les émotions impressionnent. Gosselin sait les pousser dans leurs retranchements.

Sous sa conduite, Victoria Quesnel traversera les univers d'écrivains hors norme – Don DeLillo, Thomas Bernhard et *Le Passé*, d'après Leonid Andreïev, en 2021. Un spectacle incendiaire, dans lequel l'actrice fait bloc avec l'intériorité de l'héroïne. « *Le Passé m'a guérie. J'ai pu sortir de moi des terreurs que je mettais sous le tapis* », raconte-t-elle. Pascal Rambert lui taille un rôle sur mesure dans *Finlandia*, en 2024 : « *Je rêvais de travailler avec lui* », dit celle qui s'est sentie « *à la maison* » dans les mots de l'auteur metteur en scène.

Evoluer dans le cadre serré d'une écriture, y trouver ses espaces de liberté : quand il n'y a pas de texte, l'actrice a l'impression de « *sauter à l'élastique* ». Un défi qu'elle relève avec Lorraine de Sagazan, auprès de qui elle s'initie à une méthode déstabilisante : l'improvisation. « *Pour Lorraine, l'acteur est un créateur qui nourrit le personnage de ses ressentis. Je dois apprendre à m'émanciper.* »

Cet apprentissage s'accomplit sur un terrain qui lui est familier. *Léviathan* est un spectacle qui interroge, selon le programme avignonnais, « *la justesse de la justice institutionnelle* ». Or, l'exercice de la justice passionne la comédienne, qui fréquente avec assiduité les tribunaux pour y assister

aux comparutions immédiates. « *Dans les prétoires, le symbolique et le réel absolu se percutent. On s'ennuie, on somnole, puis, soudain, comme au théâtre, surgit un moment d'humanité écrasante qui met le corps et l'esprit en tension.* »

Drôle de passe-temps, se dit-on, avant de se souvenir que, en 2024, pour sa première apparition solitaire, Victoria Quesnel avait adapté et joué *Nom* (Flammarion, 2022), un récit de Constance Debré, avocate devenue écrivaine. L'inconscient a lui aussi ses lois. ■

JOËLLE GAYOT

Léviathan, mis en scène par Lorraine de Sagazan. Gymnase du lycée Aubanel, Avignon. Du 15 au 21 juillet. Festival-avignon.com





AU FESTIVAL D'AVIGNON

"Léviathan", dans le ventre de la justice

Marie-Ève Barbier

"Léviathan", de Lorraine de Sagazan, propose une immersion dans la 23e chambre du tribunal de Paris, celle des comparutions immédiates. Elle dévoile la mécanique déshumanisante de la justice. Ses tableaux lynchiens n'ont pas fini de nous hanter. Le tribunal est un théâtre dans lequel la metteuse en scène Lorraine de Sagazan et son équipe sont allées puiser une matière qu'elles restituent fidèlement dans les textes, mais avec les armes du jeu, masques, sons perturbants, fumigènes, apparition d'un cheval, chapiteau en toile qui se referme parfois comme une toile d'araignée ou une méduse sur les protagonistes à la barre. Tout cela participe à l'onirisme et à un climat d'étrangeté engendrant le monstre, le "Léviathan", à savoir la violence institutionnelle en réponse à la violence des délits commis. " *Qui est le monstre ?* ", interroge Lorraine de Sagazan. Son *Léviathan*, joué jusqu'au 21 juillet à Avignon, n'a pas fini de nous hanter.

Le spectateur fait ainsi connaissance avec trois personnages, trois prévenus parmi des milliers d'autres. Un homme comparait pour conduite d'une moto sans casque et sans

permis, un SDF pour insultes et menaces dans un foyer et contre un agent de la force publique, une mère pour le vol de vêtements d'une valeur de plus de 300 euros. Tous sont des récidivistes et écopent entre 6 et 12 mois de prison ferme, des peines prononcées à l'issue d'audiences qui durent moins de vingt minutes. Sur scène, le chronomètre se déclenche, et, lorsque le verdict tombe, un chiffre apparaît à l'écran dans un fracas sonore : le spectateur le reçoit comme une gifle tant la peine semble disproportionnée et inadéquate pour réparer leurs actes. Les comédiens donnent magistralement corps au petit peuple des précaires jugés en correctionnelle. Derrière son masque inexpressif, la présidente du tribunal gesticule comme une marionnette inquiétante, elle-même déshumanisée par la machine judiciaire et le nombre des dossiers. À la barre, les avocats commis d'office sont souvent convaincants, en vain.

Un personnage, différent des autres, est incarné par un ancien détenu sur scène. Il se fait le porte-voix de l'autrice-metteuse en scène, donne des explications sur la comparution

immédiate, ouvre des pistes sur une justice réparatrice. Au final, il s'assoit simplement face au public durant seize minutes, les seize minutes de son jugement qui ont suffi à le faire condamner sans enquête et à faire basculer son destin.

"Léviathan", jusqu'au 21 juillet à 18 h. festival-avignon.com



Comme cette mère jugée pour le vol de vêtements, tous les protagonistes écopent de prison ferme en moins de vingt minutes d'audience.



Léviathan : plongée au cœur de la bête immonde

Sonia Garcia Tahar

Des applaudissements frénétiques, et un public debout, bouleversé. On ne ressort pas indemne de Léviathan, la dernière création de Lorraine de Sagazan pour le Festival.

Les procès expéditifs menés dans le cadre des comparutions immédiates, par des juges exténués à l'œil rivé sur la montre, sont ici reconstitués. Et si les spectateurs sont d'abord éblouis par la scénographie somptueuse, à la lumière travaillée, le large chapiteau de toile sous lequel se déroule la scène finit par devenir oppressant. Rose comme des entrailles, remuant imperceptiblement... Effroi : on est bien dans le ventre de la bête immonde. Figés derrière des masques de cire, les magistrats ont la grâce des statues dans les églises. Dans un cérémonial mis à mal par des accusés incapables de tenir droits, pauvres hères victimes d'une société qui les broie, les protagonistes finissent leurs phrases sur une note mélodique, comme à la messe.

Les accusés : des « brouil-lons » d'humanité, des « ratés » aux traits déformés sous un tissu qui recouvre leur visage. On rit d'abord, des dialogues ubuesques avec la justice. Mais ces malheureux, poupées de chiffons réduites à un semblant d'humanité, seront bouffés tout crus par le système judiciaire qui s'emballe. Chair fraîche du Léviathan.

La fin de mois arrondie du policier trop zélé, la satisfaction du

procureur de remettre à leur place ceux qui n'ont rien à faire là... Les scènes s'enchaînent, insoutenables. Des victimes, il sera peu question. Mais la prison, ventre métaphorique du Léviathan, sera bien pleine.

► Léviathan, au Gymnase du lycée Aubanel, jusqu'au 21 juillet, à 18 h. Relâche le 17. Durée : 1h50. ► Exposition Monte di pieta à la Collection Lambert, jusqu'au 21 juillet, de 11 h à 18 h. Performance au sein de l'installation entre 11 h et 16 h 30, les 20 et 21 juillet.



L'esthétique travaillée de Lorraine de Sagazan confère à l'œuvre une dimension sacrée. Photo Christophe Raynaud de Lage

■



La justice en examen

Etrange effet de miroir au gymnase du lycée Aubanel d'Avignon, entre les spectateurs installés dans les gradins et l'image projetée sur scène en arc brisé : l'allégorie de l'Etat de Thomas Hobbes, corps anthropomorphe formé par des rangées d'individus. S'il renvoie explicitement à l'œuvre du philosophe anglais et avant lui au monstre biblique, le « Léviathan » de Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix est une pure création du monde actuel.

Dernière pièce d'un cycle théâtral explorant les failles du champ social, la metteuse en scène et l'auteur prennent la comparution immédiate comme observatoire de la justice française pour examiner certains de ses rouages controversés.

Mascarade judiciaire

Rien ne ressemble moins à un tribunal que la tente en toile rose dressée au-dessus d'un sol terreux où s'installent la présidente, le procureur, les avocats et les accusés pour appliquer une justice expéditive. Héritée du « flagrant délit », la procédure de comparution immédiate – courante en France, anticonstitutionnelle dans d'autres pays – conduit de la garde à vue à l'audience en quelques heures à peine. A l'ordre du jour, trois cas d'école : conduite de moto sans casque ni permis ; menace de dégradation et insulte à agent ; tentative de vol de vêtements et recel de cartes bancaires. Appuyée sur un travail de do-

THÉÂTRE

Léviathan

Texte de Guillaume Poix.
Conception et mise en scène de Lorraine de Sagazan.
Avignon, gymnase du lycée Aubanel, jusqu'au 21 juillet. 1 h 50.

ocumentation abondant, la mise en scène savamment rythmée fait tourner l'audience en véritable mascarade. Cachés derrière des masques ultraréalistes aux expressions figées ou des caques semi-opaques grossièrement maquillées, les

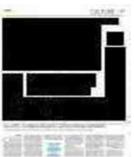
sept comédiens enchaînent les joutes oratoires où accusation et défense se disputent la parole, quitte à se répondre en chantant, façon comédie musicale grinçante.

Entourée de piles de dossiers, la présidente (excellente Jeanne Favre) use et abuse d'un sarcasme tyrannique face à des accusés vulnérables, assaillis de questions étroites lancées sur un ton péremptoire. Le verdict, rendu en 20 minutes top chrono, condamne systématiquement au prix fort. Seul personnage à visage découvert, le comédien amateur Khallaf Baraho soulève dès le début les paradoxes d'une justice aveugle, et le parallèle du tribunal et du théâtre, lieux de tragédies jouées par procuration. Habitué du banc des accusés, il rejoue ici sa dernière condamnation dans un long silence.

Avec ces quatre cas de figure, Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix pointent les tares du système pénal. Les perspectives d'une justice transformatrice restent évoquées en filigrane dans une plaidoirie de l'avocate de la défense à laquelle le jury reste sourd. Le spectacle file à toute allure et la charge est implacable.

— C. C.





« Léviathan » fait tomber les masques de la justice

A Avignon, la mise en scène de Lorraine de Sagazan frôle le fantastique pour souligner l'absurdité et la violence des audiences en comparution immédiate

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

La justice est-elle toujours juste, au double sens que peut avoir cet adjectif? L'interrogation court dans tout ce Festival d'Avignon, présente notamment à travers les spectacles de Tiago Rodrigues, *Hécube, pas Hécube*, et de Baptiste Amann, *Lieux communs*. La metteuse en scène Lorraine de Sagazan, elle, la place au cœur même de *Léviathan*, sa nouvelle création, qui a emballé le public lors de la première, lundi 15 juillet.

Le théâtre et la justice ont partie liée depuis bien longtemps, puisque c'est dans la tragédie grecque, il y a 2 500 ans, que s'est inventée l'idée d'une organisation humaine collective de jugement, pour dépasser les vengeances individuelles qui entraînent une violence sans fin. Mais qu'en est-il quand cette justice devient elle-même porteuse de violence?

Voilà à quoi s'attaque Lorraine de Sagazan. Avec son auteur complice, Guillaume Poix, la metteuse en scène s'est immergée, pendant plusieurs semaines, dans les audiences en comparution immédiate de la vingt-troisième chambre du tribunal de Paris. La comparution immédiate, procédure simplifiée et expéditive qui dure moins de trente minutes, s'apparente largement, selon les magistrats eux-mêmes, à de l'abattage. « De plus en plus répandue, elle favorise largement l'incarcération, puisque 70 % des peines prononcées sont des peines de prison ferme », note Lorraine de Sagazan, alors même qu'il s'agit le plus souvent de délits mineurs.

Absurdité du système

Pour la metteuse en scène, il va

s'agir de donner à voir l'absurdité de ce système, à travers trois cas particulièrement poignants qui montrent comment la mâchoire judiciaire se referme sur des êtres déjà en marge. S'il repose sur un solide travail documentaire, tout l'intérêt du spectacle de Lorraine de Sagazan réside pourtant dans ses choix formels, qui l'éloignent résolument de tout réalisme sociologique.

C'est au contraire par une forme d'hyperréalisme, frôlant même le fantastique par moments, qu'elle nous plonge dans ce qui se joue ici. Dans le superbe décor en forme de chapiteau, en toile orange légère comme un souffle, imaginé par la scénographe Anouk Maugein, on est d'emblée happé par un sentiment d'inquiétante étrangeté face aux êtres que l'on découvre. Les magistrats et les avocats ont le visage recouvert de masques qui épousent la forme de leurs visages mais en gomme toute expression, tandis que les prévenus ont la figure camouflée par un tissu légèrement translucide, comme celui des bas. La puissance de saisissement est réelle, de ces visages figés dans leur masque social, ou floutés, brouillés, pour ceux que la société invisibilise.

Nous voilà prévenus : la justice est un cirque, un théâtre de masques, de marionnettes. Théâtre que Lorraine de Sagazan va décliner tout au long de son spectacle, avec un point de vue bien particulier : la justice, cette justice-là, défigure aussi bien ceux qui la rendent que ceux qui la subissent.

Jeu marionnettique des acteurs, vrais pantins... la metteuse en scène pianote sur toute la gamme avec un talent certain, montrant ainsi les acteurs de la justice comme des automates téléguidés

par un système dont eux-mêmes ne saisissent plus le sens, et les justiciables comme des polichinelles tragiques et disloqués.

Tout son travail plastique est d'ailleurs passionnant, qui inclut des images vidéo inscrivant les prévenus dans le rêve ou le cauchemar, signées par Jérémie Bernaert, le vidéaste habituel de Julien Gosselin. L'image, ici, qu'elle soit scénique ou cinématographique, parle et touche au cœur sou-

vent mieux que la partition textuelle, parfois un poil démonstrative. Notamment à travers un personnage qui pourrait être celui du coryphée dans la tragédie antique, et qui est le seul, dans le spectacle, à apparaître à visage découvert.

Qui est-il? Avec lui, Lorraine de Sagazan joue sur la frontière entre réel et fiction, le présentant comme un homme lui-même condamné à plusieurs reprises dans ces procédures. « Pour ceux qui découvrent ce type de justice, tout cela doit avoir l'air manichéen, constate-t-il. Pourtant, c'est aussi simple et brutal que cela. Pour cette raison, ce type de justice est interdit dans de nombreux pays. »

Magnifique apparition

Lorraine de Sagazan assume avec ce *Léviathan* un théâtre d'interpellation, mais sans cesse elle tisse le réel et le rêve, qui se rejoignent dans le moment le plus fantastique du spectacle. Un cheval, un vrai cheval, à la robe gris pomelé surgit sur scène, magnifique apparition synonyme de liberté, de puissance et, peut-être, de consolation. En lui s'incarne cette qualité de présence pure que recherche Lorraine de Sagazan depuis *Un sacre*, le spectacle avec lequel elle a trouvé les voies de sa singularité théâtrale. Présent pur, vivant pur, qui vient renforcer le

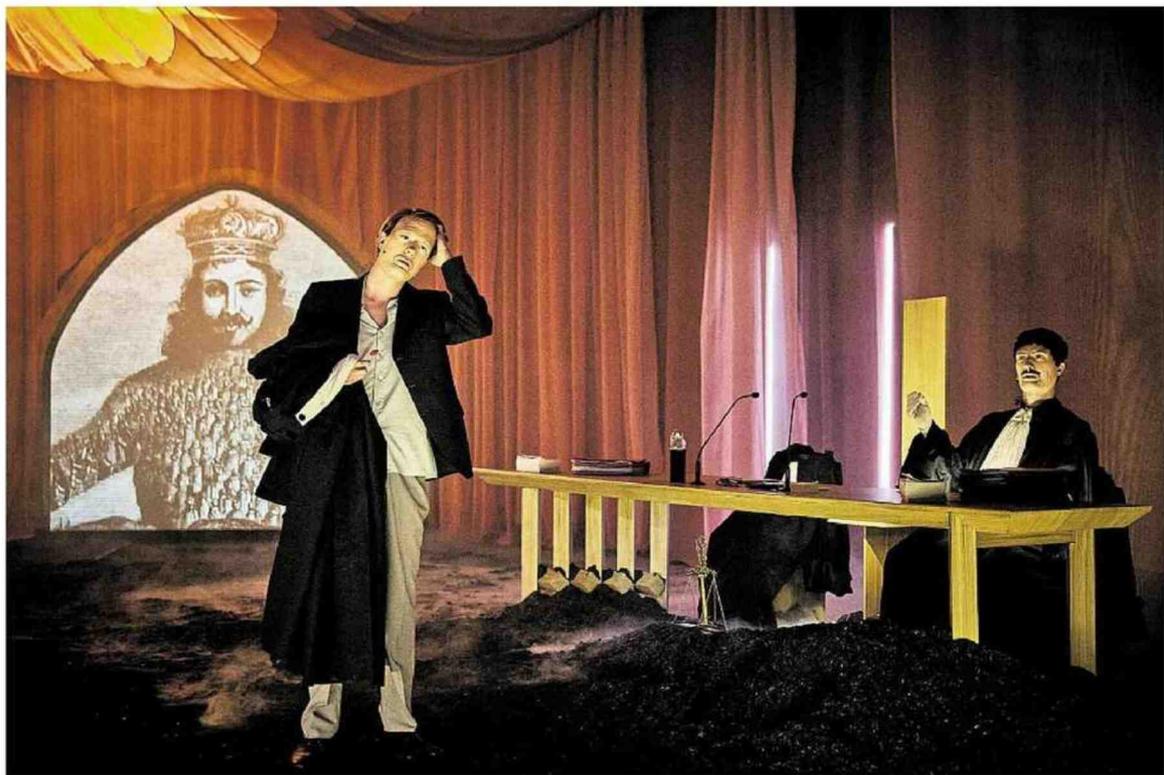
contraste avec les fantoches et les fantômes, dans ce spectacle porté par des acteurs excellents à ce jeu marionnettique si particulier, dans lequel aucun ne peut tirer la couverture à lui.

Entre grotesque et beauté, la metteuse en scène imprime ainsi des images d'une force renversante : on n'oubliera pas celle de cette femme, condamnée pour un vol mineur, prise dans une spirale d'absurdité tragique, son enfant de chiffons dans les bras. Qui est le monstre, ici, quel est ce Léviathan planant sur des vies minuscules et abîmées ? ■

FABIENNE DARGE

Léviathan, par Lorraine de Sagazan., à Avignon, jusqu'au 21 juillet. Puis en tournée de novembre à mai 2025.

**Nous voilà
prévenus :
la justice
est un cirque,
un théâtre
de masques,
de marionnettes**



**Mathieu Perotto et
Antonin Meyer-Esquerré,
dans « Léviathan », à
Avignon, en juillet.**

CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE



Le «Leviathan» de Lorraine de Sagazan, monstrueuse justice expéditive

La pièce plonge dans trois comparutions immédiates comme dans un cauchemar sans issue. Fuyant le réalisme documentaire, elle incarne la dureté et l'humiliation de ces procédures ultrarapides.

Un corps, un ventre peut-être, une membrane rose chair qui nous enveloppe – quelle chaleur sous ce chapiteau. Un organe en tout cas qui dévore, déglutit et régurgite des hommes et des femmes vidés de leur substance, pantins dégingandés aux traits floutés. Condamnés. Les autres, avocats et magistrats en robes, défilent et nous regardent derrière des masques inquiétants tels de gros poissons le long de la paroi d'un aquarium.

«Ça pue». Avec Leviathan, créé au Festival d'Avignon, Lorraine de Sagazan s'engouffre dans la question de la violence judiciaire. Pendant plusieurs mois, avec Guillaume Poix qui signe le texte de la pièce, elle a assisté aux longues journées de comparutions immédiates, ces audiences qui font défiler des dizaines de prévenus au lendemain de leur garde à vue, accompagnés d'avocats commis d'office qui ont à peine eu le temps de prendre connaissance du dossier, devant des juges excédés par le nombre d'affaires à gérer – car alors il est plus juste de parler de gestion que de justice.

Expéditives, les comparutions immédiates ne devaient être, à leur création en 1983, qu'exceptionnelles. Elles sont un lieu commun judiciaire aujourd'hui. «Un petit peuple de précaires plus ou

moins violents», des hommes dans leur grande majorité, des sans domicile fixe souvent, qui se retrouvent dans une même pièce à attendre leur tour de passer dans le box. «On ne s'est pas lavé depuis plusieurs jours à cause de la garde à vue. Ça pue. La comparution immédiate, elle a une odeur», dit un triste Monsieur Loyal, le seul interprète à ne pas être masqué, dans un coin du chapiteau.

L'impressionnante réussite de Sagazan est de faire avec Leviathan tout autre chose que du théâtre documentaire, tout autre chose qu'un âpre réalisme plus évident quand on parle de tribunaux. On est loin aussi de Délits flagrants, film essentiel de Raymond Depardon sur le sujet, loin et pourtant au même endroit, à ce lieu précis de la souffrance et de l'injustice qui prend ici la mesure d'une cauchemardesque absurdité. Trois comparutions, deux hommes, une femme, se succéderont. Ils ont volé, insulté, conduit une moto sans permis. Trois fois, au terme de leur passage devant la juge, s'inscrira sur l'écran au fond de la scène, le nombre de minutes que celui-ci aura duré. Dix-neuf minutes, seize minutes, dix-neuf minutes... Trois fois leur peine s'inscrira – six mois, douze mois, huit mois de prison ferme. Et la présidente du tribunal qui ne cesse d'agrafer des documents, d'oblitérer des des- tins – crac, crac, crac.

Danse macabre. Leviathan est une œuvre à la beauté plastique saisissante et inquiétante. Avec les masques réalistes qui redoublent leurs visages et les figent, les juges et les avocats deviennent les prêtres et prêtresses d'une terrible religion se nourrissant de sacrifices hu-

ains. Les prévenus ont les traits brouillés par des collants, comme lorsqu'on braque une banque, alors qu'ils n'ont volé que des vêtements d'enfants. Tels des zombies, un homme danse au ralenti avec son double de chiffon, une femme fait avancer avec peine la poussette d'une enfant qu'elle n'a plus.

Sur l'écran, les images d'un jeune adulte zonant sur le tourniquet d'un square pour enfants redoublent avec beauté l'image du même homme, dans la salle du tribunal, qui se tortille en tentant de retenir son pantalon qui tombe – lors de la garde

à vue, les policiers ne lui ont pas rendu sa ceinture. Il est d'ailleurs étonnant de pouvoir dire à quel point les acteurs parviennent à être excellents, donnant intensément à voir la singularité de leur personnage (Victoria Quesnel notamment dans le rôle de la juge pas loin de la crise de nerfs), malgré les masques et la mécanique de leur danse macabre.

La pièce de Lorraine de Sagazan est une proposition forte pour envisager le monstre judiciaire, la justice pénale du quotidien tel qu'elle se donne à voir en France. On peut douter (mais c'est secondaire) de la nécessité de chanter l'une des audiences, en un Opéra de quat'sous tragique, discuter du rôle de cet homme sans masque, le seul à ne pas être

un acteur professionnel mais un témoin distillant les éléments documentaires. Que dit-il aussi ? Qu'il ne faudra pas compter sur lui pour jouer son rôle, qu'on ne rattrape pas le temps qu'on a perdu à jamais. «J'utiliserai pas le théâtre pour rejouer ma vie, il n'y aura pas de restitution, pas de réparation.»

Le voilà qui ferme le spectacle, ce grand carnaval triste

et morbide. Aucune issue alors hors du chapiteau de chair, autre qu'un long, très long silence.

SONYA FAURE

Envoyée spéciale à Avignon

LÉVIATHAN de LORRAINE DE SAGAZAN, dans le cadre du festival in , jusqu'au 21 juillet à 18 heures au Gymnase de lycée Aubanel à Avignon. Puis en tournée.



Trois comparutions, deux hommes, une femme. Ils ont volé, insulté, conduit une moto sans permis. PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE



Cult News

Samedi 20 juillet 2024

cult. news

Avignon 2024 Théâtre

« Léviathan » : Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix surveillent la punition
par Amélie Blaustein-Niddam
20.07.2024



En collaboration avec l'auteur Guillaume Poix, Lorraine de Sagazan a enquêté pendant quatre ans au sein du dispositif de comparution immédiate. Elle révèle dans une mise en scène castelluccienne l'insupportable injustice de la justice. Magistral !

Le « juste » et « l'injuste »

Souvent, les spectacles résonnent entre eux. Il y a très longtemps, au début de ce Festival d'Avignon, Tiago Rodrigues auscultait dans son *Hécube, pas Hécube* la tension entre la « justice » et la « vengeance ». *Léviathan* se place à un autre endroit qui est le « juste » et « l'injuste ». Dans les deux cas, la Justice est sur le banc des accusés.

Le décor est un tribunal perdu dans un cirque, mais un cirque poussiéreux, terreux et fumeux. Les hommes et les femmes sont devenu.e.s des pantins au mieux, des poupées de chiffons au pire. Ils et elles errent, le visage impassible, car recouvert d'un masque qui laisse uniquement libre les yeux et la bouche. C'est-à-dire que tout du long, ce sont les seuls éléments du visage que les comédien.e.s peuvent mobiliser. C'est fou à voir. C'est troublant. Le procureur par exemple reste impassible les vingt premières minutes du spectacle au point qu'au moment où il se met à bouger, nous avons la sensation de nous être faits avoir. Comment ça, il est vrai ? Il existe ? Fou, on vous dit !

« La violence et la peur »

L'utilisation de la pantomime dans le théâtre contemporain est un impensé. Mais Lorraine de Sagazan, qui a travaillé aux côtés de Romeo Castellucci et Thomas Ostermeier, a le sens de l'image. Elle a fait siennes toutes les références en matière de performance et les applique à son propre théâtre. Elle qui est passée par la Villa Médicis a une approche très précise de la fabrique des objets. Elle se sert de la forme pour dire le fond, et quelle forme, et quel fond !

La structure du spectacle est un enchaînement de *shorts cuts*. Se succèdent à la barre quatre comparutions immédiates. Khallaf Baraho est un témoin, il est le seul à ne pas être masqué. Il nous explique la Loi. Depuis 2003, des faits qui étaient qualifiés de délits sont jugés en comparutions immédiates. Concrètement, cela veut dire que vous pouvez écoper de six, huit ou pourquoi pas douze mois fermes, pour avoir volé des habits dans un supermarché, ou avoir conduit sans casque et sans permis dans une impasse en bas de chez vous, ou bien pour avoir insulté une policière. Cela veut dire aussi, que votre vie est jugée en 20 minutes, parfois moins, parfois 16 minutes et 24 secondes, par un.e juge épuisé.e.

« Le temps presse, les moyens manquent »

Le Léviathan est symboliquement un monstre qui peut prendre l'allure d'un dragon. Au Moyen Âge, il est l'un des démons de l'Enfer. Lorraine de Sagazan sculpte l'espace, distord le temps justement en faisant psalmodier ses comédiens.e.s. Elle utilise des vidéos qu'elle enserme dans une fenêtre presque comme une ogive d'église. On y voit les personnages se transformer en pantins, on y voit aussi un Christ aux yeux doux et à la main en bénédiction. Plus tard, on verra une croix sanguinolente passer derrière les voiles qui constituent la structure de ce cirque aux couleurs changeantes.

Leviathan est fait d'histoires vraies totalement invraisemblables. On regarde, séché.e.s, effaré.e.s ce « TOUT ÇA » pour un si petit « ça ». Les situations sont toutes insupportables. Rien ne va, ni la peine, ni la procédure, ni les conditions humaines désespérées. La pièce est une pure tragédie aux allures somptueuses. Khallaf Baraho, Jeanne Favre, Felipe Fonseca Nobre, Jisca Kalvanda, Antonin Meyer-Esquerré, Mathieu Perotto, Victoria Quesnel, Éric Verdin jouent tous et toutes à la perfection cette partition très compliquée qui convoque le corps autant que la voix.

Leviathan est un acte fort, une vision de l'espace rare, un texte éblouissant, une dénonciation tragique. C'est un chef-d'œuvre, un vrai dont on sort changé.e.s pour longtemps, on le sait. Les images qu'elle a créées là vont marquer l'histoire du théâtre. Un choc !



Avignon 2024 : “Léviathan” condamne notre système judiciaire... et nous laisse en peine

T* telerama.fr/theatre-spectacles/avignon-2024-leviathan-condamne-notre-systeme-judiciaire-et-nous-laisse-en-peine-7021355.php

Comment rendre une justice... juste ? Lorraine de Sagazan dénonce des procédures expéditives et iniques dans un “Léviathan” intense. Nous voilà secoués, mais décontenancés face à l’absence de solutions envisagées.



Tous les comédiens portent des masques. L'exercice de la justice ne serait-il donc qu'un jeu de rôles ? Photo Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

Par [Fabienne Pascaud](#)

Réservé aux abonnés

Publié le 16 juillet 2024 à 18h10

Acteurs, face public, mutiques, observant les spectateurs dans les yeux : Léviathan se termine par un long, très long silence, dont un chronomètre, au fond du plateau, indique le passage des secondes, des minutes. Nous renvoient-ils à nos responsabilités de citoyens face à un système pénal dont ils dénoncent ici les dysfonctionnements, et à la complexe problématique de « punition » ? Tout au long du spectacle, on aura aussi vu





inscrite, sur ce mur du fond, l'incohérente durée des peines infligées à ceux qui passent par l'expéditive procédure de comparution immédiate que Lorraine de Sagazan a choisi de mettre en scène dans Léviathan. Mais en se décollant de tout réalisme, pour ne pas dupliquer un réel déjà presque irréel dans sa violence feutrée. Mais en voulant nous faire réfléchir pour ne pas cauchemarder.

D'abord, elle s'est inspirée des justices foraines – quand il n'est pas possible de rendre justice dans un tribunal et que l'administration va directement au-devant des justiciables – pour imaginer, avec sa scénographe Anouk Maugein, un vaste espace, bulle de soie saumon pâle, dont le plafond monte et descend comme s'il s'agissait d'un cœur ; ou d'une espèce de chapelle, ou même d'une tente de Bédouins. Histoire de la place du jugement divin encore prégnant dans nos cultures, ou d'impossibles voyages au royaume de Justice. Ce cheval blanc qui débarque de manière toute surréaliste au milieu de la représentation, et se balade librement, paisiblement sur le plateau, nous y conduira-t-il ? Ou son animalité douce nous oblige-t-elle à nous confronter à nos férocités humaines et judiciaires ?

Festival d'Avignon 2024 : Lorraine de Sagazan, une touche-à-tout portée par l'amour du risque

Avec la magie d'une plasticienne, Lorraine de Sagazan oblige à prendre une distance « brechtienne ». Elle masque délicatement magistrats, avocats, accusés à qui elle impose une diction volontairement théâtrale et chahutée, des postures chorégraphiées, des costumes étranges et fantasmagoriques. Le seul à ne pas être masqué, et en veston ordinaire, est un ex-taulard (dix-sept ans d'emprisonnement) devenu ici remarquable acteur et qui commente une procédure qu'il a dû traverser. C'est lui qui nous regardera avec le plus d'intensité au fond des yeux à la fin de la représentation. Que faire ?





Un cheval à la robe claire vient errer sur le plateau. Une apparition d'une poésie surréaliste. Photo Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

On sort tout ensemble sonné et décontenancé de ce Léviathan au geste esthétique puissant. La metteuse en scène signe d'ailleurs en parallèle, à la Collection Lambert et avec sa scénographe complice, l'étonnante installation *Monte di Pietà*, qui renvoie elle aussi à la thématique de la « peine », mais plus côté chagrin qu'emprisonnement. Qu'a-t-elle donc voulu signifier d'autre que l'injustice de notre système de justice, et les dysfonctionnements de ce dernier ? Magistrats et avocats dénoncent aussi dans leur ensemble cette « comparution immédiate » qui a succédé aux « délits flagrants » qu'avait si bien filmés Raymond Depardon en 1994. Dont acte. Rapidité indécente des mises en accusation et jugements, peines majeures pour délits mineurs, victimes bizarrement absentes, cause plaidée directement devant le procureur, comme si on considérait que ce n'était pas la victime qui demandait justice mais le code pénal lui-même...

Léviathan est tiré de situations réelles réécrites par Guillaume Poix et retravaillées avec les comédiens en improvisation. Lorraine de Sagazan et son équipe se sont attelées à ce projet pendant deux ans. Pourtant, cette légitime dénonciation laisse sur sa faim. On aimerait qu'elle soit le premier volet d'un projet plus vaste et qui pourrait y faire suite. Tel quel, le constat, même légitimement engagé et politique, semble trop court. Et le théâtre hybride de Lorraine de Sagazan capable de faire flamboyer jusqu'au silence (voir son dernier spectacle à la Comédie-Française, d'après le cinéaste italien Michelangelo Antonioni), soudain en deçà de l'imaginaire qu'il peut déclencher. On reste devant un tragique constat renvoyé, certes, à nos responsabilités démocratiques. Mais comme





souvent dans ses mises en scène, on aimerait que l'invisible, la liberté de rêver, de penser, soient davantage convoqués. On aimerait partir nourri de silences, et moins gorgé de mots.

q *Léviathan*, de Guillaume Poix, mise en scène Lorraine de Sagazan. Durée 1h45.

Jusqu'au 21 juillet, 18h, au Gymnase Aubanel. Tél. : 04 90 14 14 14.

Installation *Monte di Pietà*, musée d'art contemporain Collection Lambert, jusqu'au 1^{er} septembre. Tél. : 04 90 16 56 23.





Festival d'Avignon : le rideau se baisse sur un renouveau du théâtre engagé

◆ liberation.fr/culture/festival-davignon-le-rideau-se-baisse-sur-un-renouveau-du-theatre-engage-20240720_T6HJ2KCIWFE47MLPH3PWRFUUBQ



Bilan

Article réservé aux abonnés

Cette édition 2024 signe dans les rues avignonnaises le retour de l'engagement, mais avec une qualité et une fraîcheur qui tranchent avec les spectacles cours de bien-pensance qui nous tapaient sur le système il y a quelques années.





«[Léviathan](#)» de Lorraine de Sagazan. (Christophe Raynaud de Lage/Christophe Raynaud de Lage)

par [Anne Diatkine](#)

publié aujourd'hui à 9h05

Écouter cet article

Powered by Podle

00:00

00:00

1x

On ne s'y attendait pas mais cette 78e édition du festival a marqué le retour et le renouveau d'un théâtre engagé, parfois pour le meilleur, avec notamment [Lacrima](#), la nouvelle fresque de Caroline Guiela NGuyen autour des mille histoires enfouies sous les plis de la confection d'une robe de mariée particulièrement prestigieuse. Mais aussi de l'emballant [Léviathan](#) de Lorraine de Sagazan, qui, par la grâce d'une mise en scène d'une beauté plastique saisissante, s'engouffre dans la violence de la justice ordinaire : celle des comparutions immédiates, avec la restitution de trois procès expéditifs de deux hommes et une femme.

On ne s'y attendait pas : ou plutôt, on avait pris l'habitude, depuis une dizaine d'années que des artistes et des spectacles dénoncent de manière relativement convenue et soporifique, au choix le sort fait aux migrants, à la planète, aux enfants, aux femmes, ou tout à la fois, sans jamais affecter le public par ailleurs rarement en désaccord avec les dénonciations. Il y eut un pic de désamour avec les œuvres à message, aux alentours de





2018-2019 où, à Avignon, la thématique sociétale était clairement revendiquée par l'ancienne direction du festival, et où l'on avait, plus ou moins douloureusement, ployé sous la lourdeur de l'infanterie utilisée pour nous convaincre au hasard des dégâts de la guerre ou du racisme. A l'époque, la professeure d'esthétique Carole Talon-Hugon, par ailleurs festivalière assidue, expliquait à *Libération* un «repli» vers les valeurs que peut véhiculer une œuvre au détriment d'une conception désintéressée de la création artistique.

Investissement corporel

Que s'est-il passé cette année pour que le vieil antagonisme par ailleurs un peu schématique entre l'œuvre sans autre finalité que l'invention esthétique et une conception utilitaire qu'on pensait surannée explose ? S'est-on tous, abruptement, converti à Edouard Louis qui traque la facticité et le décorum bourgeois des tenants de l'art sans pathos ? On s'est enthousiasmé pour le *Soliloquio* de l'Argentin Tiziano Cruz, corps frêle d'adolescent, qui nous alpague dans son combat contre les politiques de haine néolibérales menées dans son pays, et pas seulement, par une prise de parole frontale où l'artiste parle avant tout de lui, «*vide de langue, vide de territoire*» et interroge la place de l'art dans un pays où son «*corps disparaît face au désir d'une société blanche*». Dans la team *Libé*, on a préféré *Soliloquio*, qualifié de «*vraie découverte*», à *Wayqeycuna*, monologue à propos de la communauté du nord de l'Argentine d'où est originaire Tiziano Cruz, et troisième volet d'une autobiographie dramatique. A la fin du spectacle, l'artiste offre au public du pain fabriqué par des spectateurs et lui-même ainsi que du jus de pomme – guère pratique pour applaudir. Le pain, nouvelle hostie ?

De fait, l'engagement des spectacles hispaniques – l'espagnol étant la langue invitée du festival cette année – s'est associé au récit de soi, porté par un investissement corporel de toute nature, allant jusqu'au slam. Merveille de la première image de *Sea of Silence* de l'Uruguayenne Tamara Cubas, où sept femmes de toutes régions unissent leur voix sur un plateau recouvert de cristaux de sel, et se confondent avec les racines horizontales d'un arbre centenaire. Tendresse, aussi, du jeune metteur en scène chilien Malicho Vaca Valenzuela, mêlant dans son spectacle-conférence *Reminiscencia* les images de sa belle-grand-mère sans mémoire et des souvenirs politiques de sa ville, Santiago, enfumée par les gaz lacrymo à l'heure des soulèvements.

Art du déplacement

Le discours frontal et autobiographique, c'est aussi ce qui caractérise *Niagara 3000 de Pamina de Coulon*, présentée dans la sélection suisse du festival off et bien aimée dans ces pages. L'artiste qui ne dissocie pas sa pratique scénique de son activisme, suscite une écoute acérée grâce à des sauts de haute voltige langagière et un art de l'imprévu qui rompt définitivement avec le par cœur de la leçon, alors même qu'il s'agit encore et toujours de nous dire que l'engagement contre le réchauffement climatique, c'est ici et maintenant et pas après les vacances (en avion).





Cette année, même certaines pièces qui affichent une dramaturgie, avec des personnages et des acteurs censés se distinguer de leur rôle, ne cachent pas un objectif clairement militant, c'est-à-dire, tenus par la promesse de transformer la société. Dans *Hécube, pas Hécube*, le directeur du festival d'Avignon Tiago Rodrigues dénonce les mauvais traitements dont peuvent être victimes des êtres non seulement vulnérables mais n'ayant pas les moyens de le faire savoir. Et c'est bien sûr le cas de Lorraine de Sagazan avec *Léviathan* où «avec les masques réalistes qui redoublent leurs visages et les figent, les juges et les avocats deviennent les prêtres et prêtresses d'une terrible religion se nourrissant de sacrifices humains». Le décalage, l'art du déplacement, mais aussi l'investissement de son propre corps dans les récits autobiographiques militants : voici l'un des secrets de la réussite de certaines créations qui fait la différence avec les spectacles-cours de bien-pensance d'il y a donc une poignée d'année, une éternité. Cette édition, chahutée durant ses dix premiers jours par l'attente et l'inquiétude provoquées par les élections législatives inopinées ne pouvaient pas ne pas être politique. Pourtant, aucune venue de personnalité politique de premier plan pour soutenir le théâtre malmené, à l'exception de Christiane Taubira, pas même le moindre coucou de Rachida Dati, encore ministre de la Culture.



THE THEATRE

POLITICS AND “THE REAL” AT THE FESTIVAL D’AVIGNON

*A series of international productions held power to account at a
fraught moment.*

By Helen Shaw

July 25, 2024

A few nights before the French took their final vote in this summer’s snap parliamentary election, Tiago Rodrigues, the director of the Festival d’Avignon, staged an all-night, ad-hoc rally against the far right in the Cour d’Honneur. This dramatic courtyard in the center of the Palais des Papes has been the festival’s marquee venue since its start, in 1947; audiences enter a steep stone box, open to the sky, with a massive performance area backed by one looming wall of the papal palace. Rodrigues, a Portuguese director, took the reins at the festival two years ago, and his “vision of the stage,” he has said, is a mixture of “the poetical, the political, and the personal.” This year, as the election approached, he declared that, if the nationalists took power, Avignon would become a “festival of resistance.”

The same day I landed in France, on July 7th, that particular electoral storm turned. And yet, despite the lulling heat of a Provençal summer, a sense of barely concealed combat still permeated the festival. (For one thing, you could spot, among the thousands of theatre bills and bulletins pinned around town, a few torn Marine Le Pen posters.) Avignon’s beauty has a tranquillizing effect: the old city’s medieval ramparts kept the (literal) traffic of the modern world at bay, and my gaze often floated up above the crowds to the linen-pale limestone buildings, drowsy behind wooden shutters. But even ten-foot-thick walls couldn’t block out the sound of a continuing, existential parry and thrust. In many productions, you could still hear the clash of right against left, artists against critics, brutal institutions against the vulnerable people they supposedly protect.



Rodrigues clearly wants to incorporate a sense of the world and its agon into much of the work he programs. As in last year's edition, the festival featured shows from a "spotlight" language—in this case, Spanish—but the overriding emphasis, at least in the pieces I saw, seemed to be on declamatory, often message-driven pieces. He also programmed the Cour d'Honneur with "Mothers: A Song for Wartime," Marta Górnicka's explicitly activist song cycle, performed by a choir of Ukrainian, Belarusian, and Polish women, which changes the lyrics of Ukrainian folk songs to rally Europe to the defense of Ukraine. "Give us what was promised!" they sing, moving in a flying wedge, like F-16s in formation.

Before I arrived, the Spanish artist Angélica Liddell had used her performance of "Dämon" in the Cour d'Honneur to attack specific journalists in the audience—she mocked their criticism of her past works and then mooned them. Elsewhere, that kind of brawling dramatic force was directed at larger authorities. I came across Rodrigues himself at his own production, "Hécube, Pas Hécube," in which a woman named Nadia (Elsa Lapoivre), an actress and a mother, confronts state abuses. The show, which was performed in a stunning repurposed rock quarry outside town, begins on the first day of rehearsal for a staging of Euripides' tragedy "Hecuba," in which a Trojan queen learns that she has accidentally entrusted her young son to a murderer. Between rehearsals, Nadia loses herself in a narratively parallel struggle: demanding justice for her own child, who has been abused in a government-run care home. The production offered a strange blend of righteous fury, joyfully executed backstage comedy, and, much to my unease, a full-company impersonation of an autistic boy dancing. As we waited for darkness to fall over the quarry and the show to start, I asked Rodrigues about his sense of political deliverance, and he spoke about "a great weight" being lifted—temporarily.

In that same courtyard, I watched the Polish director Krzysztof Warlikowski's "Elizabeth Costello," a mysterious, eventually laborious adaptation of scenes from various J. M. Coetzee stories and novels. The performance stretched through the middle of the night—we got there at 10 P.M. and left at 2 A.M.—and its longueurs were too punishing for me. Still, I can feel my mind straining back past the show's indulgent last hour (ickily narrated by adults pretending to be children) to its startling first. An actor playing Coetzee (Mariusz Bonaszewski) answers a panel's questions about the character Elizabeth Costello, an elderly author who pops up in many of Coetzee's works. "I'm not sure I ever had control over her," he says. Of course, he knows that his fictional character isn't autonomous, but, he muses, "there is nothing wrong with talking in metaphor." Costello herself (Jadwiga Jankowska-Cieślak, one of several actors playing the role) soon emerges to give a talk on the impossibility of realism in the modern era, discussing a Kafka story in which an ape speaks to an academy of men about his process of becoming human. The reader cannot be certain whether an ape is actually speaking or if Kafka is writing obliquely about Jewishness in Prague. Kafka's meaning evades us, Costello observes, as it will forever. "The word-mirror is broken," she says.

In each production I saw, the performances laid some claim to post-dramatic authenticity. There was an overwhelming sense that pretending—in the theatre!—has become not just unfashionable but passé. (The German scholar and dramaturge Florian Malzacher has written elegantly about avoiding theatre's "representational trap.") Everywhere in Avignon we were in communication with "the real": no fourth wall went unbroken; actors almost invariably called attention to themselves as actors. Sometimes they were actually non-actors playing themselves, as in the rollicking quasi-musical "Los Días Afuera" ("The Days Outside"), in which the Argentinean director Lola Arias collaborated with former inmates to describe their lives both in and out of prison.

Even shows that were not documentary productions in the strict sense gestured toward the conventions of that kind of work. The performers in “Mothers” would like us to know that they are really mothers. In “Hécube, Pas Hécube,” Rodrigues’s fictional text is explicitly prosecutorial and procedural. (If we are to be trained as audiences, let us also be trained as juries.) The use of nonprofessional actors onstage has been key to avant-garde theatre practice outside the U.S. since at least the two-thousands, and, although we certainly do make documentation-based work in our theatre—think of “Is This a Room,” taken from the transcript of Reality Winner’s interrogation by the F.B.I., or “The Laramie Project”—it is still very much an exception.

The most beautiful, and stealthily moving, of the documentary shows I attended was Mohamed El Khatib’s “La Vie Secrète des Vieux” (“The Secret Life of Old People”). El Khatib stands onstage with his elderly cast, occasionally prompting them with amused warmth, as they relate what has become of their erotic lives as they’ve aged. Both the show and its raconteurs operate with infinite mischief—for example, a screen warns us at the start of the show that someone onstage might die. “Stay calm, and consider whether it is better to have died onstage than in a nursing home,” the supertitles coolly tell us. Later, the performers take a group snapshot with an urn.

In one instance, the permeation of real and carnivalesque, true and false, amateur and professional in Avignon reduced me to rubble. In “Léviathan,” a terrifying burlesque of the French court system directed by Lorraine de Sagazan, actors wearing plastic masks and moving like windup toys act out several swift “immediate” trials: legal procedures that are offered to those who are caught red-handed. Only two performers are not masked. The first is our host, a man named Khallaf Baraho, who tells us that, in real life, he was actually convicted in sixteen minutes and twenty-four seconds during just such a trial—“I am an experienced customer of the police,” he says. The other is a lovely, exquisitely trained white Camargue horse. As the human suffering turns excruciating, he trots into the theatre’s silk-draped tent and begins to eat pages out of the judge’s law books. The evening I saw the play, he also pissed on the courtroom floor. I am pretty sure that he was being metaphorical. ♦

Published in the print edition of the August 5, 2024, issue, with the headline “State of Play.”

Lorraine de Sagazan crée « Léviathan » : une mise en jeu saisissante et troublante du système judiciaire



GYMNASE DU LYCÉE
AUBANEL / TEXTE DE
GUILLAUME POIX ET
LORRAINE DE SAGAZAN /
CONCEPTION ET MISE EN
SCÈNE DE LORRAINE DE
SAGAZAN

Publié le 16 juillet 2024 - N° 323

À partir d'une immersion au cœur du système judiciaire, explorant la procédure de comparution immédiate, Lorraine de Sagazan et les siens créent un rituel théâtral étrange et saisissant, qui se décale du réel pour mieux l'ausculter et en révéler les dysfonctionnements. Une mise en jeu efficace et troublante de l'autorité judiciaire, plaidant pour une justice réparatrice.

Drôle d'endroit pour une audience de comparution immédiate : une sorte de chapiteau, cœur battant organique ceint de tentures rosées. Drôle de personnages aussi : masqués, engoncés dans leurs rôles, figés dans un langage et des gestes codifiés, plongés dans un espace-temps implacable, dans la réalité de la vérité judiciaire telle qu'elle advient au terme de la procédure rapide et spéciale de la comparution immédiate. Loin d'un théâtre documentaire, Lorraine de

Sagazan fabrique un théâtre qui se décale du réel pour mieux le considérer, un théâtre qui saisit, ausculte et dénonce en conjuguant tous ses effets. Des effets d'une grande finesse dramaturgique qui s'agrègent et se renforcent, laissant éclater les dysfonctionnements. Si le tribunal est en soi un théâtre, avec ses rôles bien définis dans des temps précisément impartis, il devient ici le lieu d'une étrange et saisissante cérémonie, d'un rituel qui s'aventure au-delà des faits et des réputations jusqu'à la vérité des corps, jusqu'à l'impuissance et l'anéantissement des êtres, jusqu'à la mise à nu stridente d'un système épuisé, non réparateur, croulant sous la charge de travail. Collés au visage, les masques de la présidente du tribunal, du procureur, des avocats de la défense forment une étrange seconde peau qui trouble la perception. Collant sur la tête, trois prévenus se succèdent, broyés par le système, qui en l'espèce n'ont pas blessé de victimes, ce qui rend plus facile et plus percutante la dénonciation, plus injuste le mandat de dépôt.

Une distanciation comme un rapprochement

Le premier, qui a un travail de régleur, a conduit sans permis et sans casque une moto ; le second, SDF, a menacé de brûler le bâtiment de l'association Cœur tranquille et insulté une policière ; la troisième a volé et causé des dégradations matérielles, elle est mère d'une enfant dont la garde exclusive a été confiée au père, qui viole sa petite fille. Une affaire autre, d'une gravité extrême, dont hélas ne peut se saisir la présidente. Ces prévenus, en particulier la mère, d'une absolue détresse, bouleversent. La pièce éclaire un système qui perd pied, vrille, se déconnecte de la souffrance vécue, de la justesse de la justice. Certains aspects peuvent déconcerter, tel l'usage du chant qui s'empare de la diction, telle l'incursion d'un cheval qui demeure très longtemps sur le plateau et focalise l'attention. La mère si désespérée le caresse. Comme pour les autistes (le film *Hors Normes* d'Éric Toledano et Olivier Nakache le montre bien), l'équithérapie a pu être pratiquée avec succès avec des détenus. En écho au triste spectacle des audiences, intervient une présence vraie, un témoin non masqué, « *amateur de théâtre et professionnel du droit pénal* », qui livre une analyse clinique et critique de la comparution immédiate et la connaît de l'intérieur. Soixante mille par an : « *une procédure d'exception qui s'est gentiment normalisée au fil du temps* » dit-il. La partition confronte habilement la parole rigoureuse du témoin et les audiences presque absurdes qui avalisent l'autorité d'un système judiciaire toujours plus pressé. Suite à *La Vie invisible* et *Un sacre*, Lorraine de Sagazan et les siens poursuivent avec cette création un cycle né après la crise sanitaire d'un protocole de travail intégrant des centaines de rencontres avec des personnes de tous horizons et faisant émerger « *des manques* » ou « *des insuffisances* ». Les comédiens Khallaf Baraho, Jeanne Favre, Felipe Fonseca Nobre, Jisca Kalvanda, Antonin Meyer-Esquerré, Mathieu Perotto, Victoria Quesnel, Eric Verdin y sont d'une formidable acuité. Reste à penser des alternatives à la peine carcérale, immense chantier...

Agnès Santi

La voleuse le régleur le SDF le témoin



De Raymond Depardon (*Délits flagrants* 1994, *10ème chambre, instants d'audience* 2004) à Alice Diop (*Saint Omer* 2022), l'exercice de la justice, du moins au cinéma, reste synonyme d'écoute et de clairvoyance. Il n'en est pas de même dans *Léviathan*. Le monstre colossal, le démon de l'enfer donne son nom à la création, dirigée par Lorraine de Sagazan.

Dans les théâtres fermés par le confinement, la metteuse en scène et l'écrivain Guillaume Poix menèrent quelques 300 entretiens avec des personnes de statuts et d'origines diverses. *Léviathan* est la troisième proposition issue du collectage.

La procédure de comparution immédiate, jugement rapide d'un prévenu placé en garde à vue, devient le moteur dramatique de procès montre en main, durant lesquels défilent un accro aux motos, un SDF ingérable, une kleptomane et un témoin. Interprété par Khallaf Baraho, acteur non-professionnel, ce dernier expose et commente les échanges, à l'instar d'un chœur antique.

Les commentaires et situations nourrissent une dialectique entre droit répressif et la justice réparatrice. L'on apprend ainsi, que la privation de liberté assure la prospérité d'intérêts privés : les firmes assignées à l'alimentation du personnel et des prisonniers et l'entretien des structures. L'on est sidéré par la brièveté des débats et la sévérité des peines.

Ces ressources documentaires constituent le socle d'une *hétérotopie*, à savoir *un lieu contre-utopique ayant le pouvoir de juxtaposer en un seul lieu réel, plusieurs espaces., qui sont en eux-mêmes incompatibles.*

Ainsi *Léviathan* ne reconstitue pas une salle de tribunal, mais un espace fantasmagorique, à l'intersection de la cathédrale, du cirque et des entrailles. De l'organisation à l'organisme, sur le lieu de comparution s'activent des créatures échappées d'une *diablerie* peinte par Jérôme Bosh (1450-1516). Des accusés sans visages se confrontent à des magistrats et des plaideurs à l'expression figée par des masques d'automates. La théâtralité des audiences passe par les poses des substitués, la détresse gesticulée des inculpés, les fameux *effets de manche* véhiculés, parfois, par le recours au parlé-chanté.

A la fin surgit un étalon massif, puissant, majestueux, placide. Comme le remarque Lorraine de Sagazan : *L'animal ne juge pas.*

Khallaf Baraho, Jeanne Favre, Felipe Fonseca Nobre, Jisca Kalvanda, Antonin Meyer-Esquerré, Victoria Quesnel, Eric Verdin et Oasis habitent ces assises, ce cauchemar iconoclaste, cérémonial baroque où le souffle de l'imaginaire transcende la rigueur documentaire.

Gymnase Aubanel : 18H, jusqu'au 21 juillet.

Réervations : <https://festival-avignon.com/fr/edition-2024/programmation/leviathan-348606>

Photographies : Christophe Raynaud de Lage.



ÉVÈNEMENTS
THÉÂTRE

Léviathan de Lorraine de Sagazan — Festival d'Avignon

Par Josh 21 juillet 2024

Quelle claque. C'est le mot d'ordre à la sortie de *Léviathan*. Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix ont façonné un spectacle-monstre, d'une beauté plastique mystique et d'une langue à la justesse cinglante. Le système judiciaire français est livré en comparaison immédiate : on dévoile les vices d'un pouvoir malade et on établit les alternatives pour les abolir. Rien que ça.

En immersion dans le système pénal français, Lorraine de Sagazan, metteuse en scène, et Guillaume Poix, auteur, ont observé les défaillances et les besoins de changements radicaux pour arrêter la machine infernale. Pour l'illustrer ils ont choisi la comparution immédiate, une procédure exécutive de moins de 30 minutes pour juger une infraction à la sortie d'une garde à vue. D'abord exception, elle est devenue habitude, et condamne, pour toutes sortes d'affaires, très souvent des personnes précaires, 70% du temps à de la prison ferme. Ses audiences sont publiques.



Ce n'est pas par une proposition formelle ou réaliste que Lorraine de Sagazan s'y attaque, mais par une illusion fantastique. De la terre jonche le sol sous un lit de fumée, dans un tribunal abrité par une nef de draps. Le titre du spectacle le souligne : le léviathan est une figure biblique, reprise par Thomas Hobbes au XVIIe pour représenter la transformation de l'État. Ici le monstre est le système judiciaire, qui engloutit sans but.

En son sein, les personnages ont quitté une part d'humanité. Les représentants de la justice — procureur, juge, avocat — ont les traits figés par des masques. Ce ne sont pas vraiment des personnages, mais des invocations. À la fois terrifiants et froids, ils montrent une raideur acquise par la répétition de ces mêmes journées, avec les mêmes affaires aux mêmes dénouements. Les prévenus sont eux cagoulés, bâillonnés face à l'impossibilité que leur parole soit entendue.

On suit 4 comparutions immédiates à la suite : de la conduite sans permis à l'aggravation de bien public. Au fond, sur l'écran, s'affiche le temps qui avance. Les discours rodés s'enchaînent, entre la détresse des accusés, la rigueur sordide du procureur et la détermination des avocats. Puis tout se suspend, et d'un glas, la peine s'affiche. 6 mois ferme. Il aura fallu 15 minutes. Dossier suivant.

Le narrateur, seul comédien sans masque, trace le fil entre les situations et propose une autre vision des faits. Il est question de repenser la place de victime, ici tout le temps absente : c'est l'État qui accuse les prévenus. De se demander ce veut dire faire respecter la loi, d'imaginer un droit restitutif et non punitif, de déplorer les investissements privés dans les prisons, de penser des alternatives à la peine, et de condamner l'utilisation de la force comme seul outil de la justice.



L'environnement scénique est envoûtant, digne de la fresque divine défendue. Le plateau vit comme un personnage, peut-être le seul à diriger tous-tes celles et ceux qu'il a invoqué devant sa justice. Les sons se détendent et crispent cet espace commun, parfois champ de bataille, parfois cimetière, parfois enfer, souvent les 3 à la fois.

C'est du théâtre-mythe, où les drames intimes deviennent des traumatismes sociétaux. Les aspects plastiques presque divins — décor, masques, interprétation — sont confrontés à la réalité et la dureté du propos. On a élevé en condition suprême la machine judiciaire comme si la justice de Dieu s'appliquait encore. Mais ce sont bien des hommes et des femmes qui en souffrent. Pour réussir à l'enrayer, à la déconstruire, il fallait présenter cette cruauté devenue automate sous sa forme mystique, pour que la réalité du monstre nous interpelle.

La fin approche, et le narrateur nous dit que c'est à son tour de s'asseoir sur le banc des accusés. Mais lui n'est pas comédien et il ne veut pas jouer son histoire, il n'a pas de masque pour le faire. Son histoire, c'est celle de la justice, celle du temps qui passe, du temps qui se perd, des peines conduites à la chaîne, des coupables attirés, des enquêtes fastidieuses, des coeurs de marbre. Le silence comme arme, l'impatience comme preuve, il arrive à crispier une partie du public avignonnais. Celui qui pense que la justice n'est pas assez sévère avec les délinquants — avis partagé par 9 Français-es sur 10 selon un sondage tout neuf de CSA commandé par CNEWS, Europe 1 et le JDD, triumvirat de l'information d'extrême droite. Ce public là ne peut résister à 6 minutes d'attente dans une salle de théâtre sans crier son ennui, c'est logique qu'il ne puisse montrer d'empathie pour celles et ceux qui passeront 6 mois derrière des barreaux. Ces partisans d'une justice des tirs de sommation, des fessées, des matraques et des lits de pierre, Lorraine de Sagazan et Guillaume Poix les foulent aux pieds.

Récap

Festival d'Avignon semaine 3 : clap clap de fin

Cette semaine, on ondule avec le chorégraphe Noé Soulier, on cauchemarde avec le «Léviathan» de Sagazan. On se raconte des histoires et on est renversé.



Avignon, c'est presque fini et déjà nous manquons ces groupes d'amis circulant par grappes dans les rues de la ville, stationnant de longues minutes (heures ?) devant un mur d'affiches vantant les 1 683 spectacles recensés dans les 141 théâtres du festival off (vrais chiffres). «*Le seul en scène sur l'inceste il doit être fort... - Sinon il y a le seul en scène sur la fin de vie, t'en penses quoi ?*» Nous manquera aussi le délicieux spectacle des habitués du festival in. «*Qu'est-ce que tu dis ? - Je dis qu'on en a marre de Richard III, il y en a trop [des Richard III](#) - Et tu as vu comme ils étaient mauvais ces jeunes comédiens qui jouaient Isabelle Huppert ? - Elle devrait porter plainte.*» Nous manqueront un peu moins les sonnettes hystériques des vélos et de leurs conducteurs à tote bag, cherchant à optimiser dans les ruelles d'Avignon leur trajet entre le théâtre du Train bleu et celui de la Manufacture et ayant visiblement juré sur la tête de Jean Vilar qu'ils ne freineraient pas, dussent-ils renverser un couple de petits vieux.

Sur scène, ce sont d'autres véhicules et d'autres collisions qui nous auront transportés cette année – les voitures étant garées à plusieurs reprises sur les plateaux d'Avignon, que ce soit dans le fabuleux [Absalon, Absalon de Séverine Chavrier](#) ou dans [Los Días Afuera de l'Argentine Lola Arias](#). On se souviendra de ces corps butant et cognant. Celui de l'ancienne danseuse de Pina Bausch, Héléna Pikon, 67 ans, percutant les chaises du mythique Café Müller, dans [Forever de Boris Charmatz](#), ou les pas mal assurés de Belén González del Amo, [l'actrice non voyante de La Gaviota](#) de Chela de Ferrari. Cette année le festival a mis sur scène la vulnérabilité – [des vieilles et des vieux](#), des personnes en situation de handicap, des vies cabossés d'anciens détenus chez Lola Arias et dans [le beau Léviathan de Lorraine de Sagazan](#), et montré pourquoi elle pouvait être si puissante.

On adore

Close Up de Noé Soulier. Le chorégraphe français sublime le mouvement de ses danseurs virtuoses, qui se répondent comme en transe sur la scène de l'Opéra Grand Avignon. [Notre critique.](#)

On aime beaucoup

Léviathan de Lorraine de Sagazan. C'est une œuvre à la beauté plastique saisissante et inquiétante qui plonge dans trois comparutions immédiates comme dans un cauchemar sans issue. Fuyant le réalisme documentaire, elle incarne la dureté et l'humiliation de ces procédures ultrarapides. [Notre critique.](#)

Elizabeth Costello de Krzysztof Warlikowski. Pour son retour à la Cour d'honneur, le metteur en scène Krzysztof Warlikowski s'empare du personnage créé par le romancier JM Coetzee, l'écrivaine Elizabeth Costello. Une réflexion puissante sur la responsabilité morale qui devrait nous animer envers l'autre, humain, animal ou personnage de fiction, hélas un peu noyée dans ce cadre écrasant. [Notre critique.](#)

Pas mal

Forever de Boris Charmatz. Sept heures durant, le spectacle rejoue à plusieurs reprises le mythique *Café Müller* de la chorégraphe allemande, avec à chaque fois un groupe de danseurs différent. L'intérêt réside avant tout dans les variations. [Notre critique.](#)

Domage

La Gaviota de Chela de Ferrari. La metteuse en scène péruvienne dirige des comédiens et comédiennes mal voyants dans une interprétation décevante de *la Mouette* de Tchekhov. [Notre critique.](#)

Le billet

Le plaisir du récit. Empruntant les codes du thriller, du documentaire ou de la bonne série, de nombreux spectacles de l'édition 2024 du festival ont démontré que [les recettes éprouvées de la narration n'avaient rien perdu de leur pouvoir](#) pour attirer le public.

Le portrait

Malicho Vaca Valenzuela. Dans le drôle, politique et tendre *Reminiscencia*, spectacle hanté par le territoire, [le metteur en scène chilien](#) mêle son histoire personnelle et l'héritage social de son pays.

Bâtons rompus

Christiane Taubira. *«Il est important que ce gouvernement de gauche arrive le plus rapidement possible. Il y a des gens qui n'ont pas le confort suffisant pour patienter.»* Depuis Avignon, l'ancienne garde des Sceaux lançait un appel à l'union. Elections, laïcité, politiques culturelles, Nouvelle-Calédonie, racisme, justice, dissolution, responsabilité politique, offices notariaux, postes, écoles maternelles, *Richard III*, théâtre engagé... Elle s'est livrée à une discussion libre avec la journaliste Laure Adler. [Compte rendu](#).

See you l'année prochaine

La direction du festival a annoncé que [la langue arabe sera la langue invitée](#) du prochain festival d'Avignon, après l'anglais l'an passé, et l'espagnol cette année. La danse gagnera quant à elle le saint des saints Palais des papes, avec la chorégraphe Marlene Monteiro Freitas qui y présentera un spectacle en tant qu'artiste invitée de l'édition 2025.

● In 2024 ● "Léviathan" Justice et théâtre, deux mondes de représentation où les fêlures de l'âme deviennent enjeux "dramatiques"

Dénommer "Léviathan" une fiction théâtrale ayant pour sujet les comparutions immédiates devant la 23^e chambre de justice est, à plus d'un titre, pourvoyeur de sens. En effet, convoquer la créature biblique monstrueuse surgie des zones obscures de la psyché pour éclairer les rapports conflictuels qu'entretiennent la justice et le justiciable n'est en rien innocent. Les donner à voir au travers d'une représentation théâtrale l'est encore moins et vaut son pesant d'or. Sur les deux plateaux de la "Balance de la Justice", lequel, du monstre destructeur dévorant les justiciables, ou de l'autre visage du Léviathan, gardien de la paix, réparateur sociétal et protecteur des victimes réclamant justice, aura le plus de poids ?



© Christophe Raynaud de Lage.

La première audience (deux autres lui succéderont) projette, sous les ombres et lumières des projecteurs, les rouages huilés de la machine judiciaire (cf. l'hypnotique "Ballet mécanique" de Fernand Léger) broyant avec méthode et application un pauvre hère ne possédant ni les codes, ni le langage, pour articuler une défense constructive, son attitude hors sol décrédibilisant d'emblée son avocat commis d'office. Pour conduite illégale d'une moto, sans permis et sans casque, pour consommation d'alcool et de stupéfiants (cannabis) avouée, le Procureur, fort du rôle qu'il hérite de sa fonction de représentant du Ministère Public, requerra une peine d'un an de prison, peine assortie de six mois de sursis, afin que justice soit rendue... dans l'intérêt supérieur du prévenu... afin de le remettre dans le droit chemin. Le couperet tombera : six mois ferme.



© Christophe Raynaud de Lage.

analytique du Procureur qui, au nom des pouvoirs qui lui sont conférés, etc. etc. Son avocate aura beau plaider la situation de paria de son client, justifier la détention du poing américain par les dangers d'une existence passée à la rue dont il doit constamment se protéger, il écoperà de huit mois ferme. Amen, la Justice a parlé.

D' emblée, sous le portrait en majesté de Louis XIII dit "le Juste", on est introduit dans l'antre de la 23^e chambre recomposée théâtralement. Le cérémonial qui va s'y dérouler est donné en accéléré... au travers du ralenti utilisé comme focale de distanciation, conférant le statut de personnages (et non plus de personnes) aux juge, procureur, avocats et prévenus, tous se voyant de plus affublés d'un bas sur la tête ou d'un masque recouvrant leurs traits.

Tous sauf un qui échappe à toute déformation. Homme énigmatique, en costume de ville, dévisageant longuement la foule dans les gradins, avant de livrer un regard critique sur le fonctionnement d'une justice expéditive, performative au niveau de l'abattage, moins efficiente au niveau de la "réparation". Si une association était permise, on pourrait dire qu'il occupe à lui seul la place du Chœur dans les tragédies grecques.

Pendant l'interlude, l'homme énigmatique témoigne, les yeux plantés dans les nôtres. Ce qu'il a à faire entendre est nourri par son expérience de cette chambre jugeant les flagrants délits. Quelques petites minutes à accorder à chaque cas et le verdict à la suite. Un verdict qui ne répond pas aux critères d'une justice réparatrice, transformatrice, mais à celle punitive, répressive, sacrificielle, offrant le condamné aux statistiques du système pénal. Sa voix forte et posée résonne, mettant en abyme le théâtre se déroulant sous nos yeux et la réalité vécue.

Succède à la barre de la comparution immédiate, un SDF bénéficiant de l'allocation adulte handicapé. La Présidente du tribunal, tandis que s'affiche en gros caractères le sablier du temps défilant, chante avec entrain la ritournelle des délits dont il est accusé, accentuant théâtralement l'aspect jeu de rôles de cette Cour où rien, ni personne, ne peut échapper au tempo de la dramaturgie écrite. Souffrance à fleur de peau de l'homme à la dérive, criant, pleurant, hurlant sa détresse et violence qu'il a peine à contenir (tableaux vivants dignes des peintres expressionnistes, cf. "Le Cri" d'Edvard Munch) et rencontrant pour réponses la légèreté chantonnante de la Présidente et la froideur

► 23 juillet 2024

Une jeune femme aux abois lui succède. Serrant sous son bras une poupée de chiffon désarticulée, elle ne semble pas elle-même dans un état normal... On a retrouvé dans son sac – elle n'avait pas encore franchi la barrière de la caisse – des habits taille 6 à 8 ans et autres accessoires. Si l'enseigne de vente de vêtements pas chers a retiré sa plainte, le Parquet, lui, non. Tentant de protester, elle allait régler ses achats, elle se heurte au questionnement de la Présidente la mettant sur le gril. Et les CB ? Et ce casier judiciaire où l'on peut lire "condamnée pour non-présentation d'enfant" ?

La seule échappatoire possible à la violence institutionnelle, elle qui ne tient debout que plombée de tranquillisants, est de se réfugier dans un monde onirique hors de portée... sous les traits d'un vrai cheval qu'elle enlace de ses bras tremblants dans la salle d'audience. L'avocate aura beau apporter à la connaissance de la Cour les raisons de non-présentation de l'enfant – un crime réitéré commis par celui même qui en a obtenu la garde exclusive – la force doit rester à la Loi. Quatre mois ferme.

Quant à la chute, elle sera prise en charge par l'homme énigmatique, ancien prévenu lui-même, livrant sa propre expérience (seize minutes vingt-quatre secondes conclues par douze mois ferme) afin de mettre en perspective ces fictions théâtrales jouées devant nous, "jeux dramatiques" inspirés de faits, eux bien réels... L'atmosphère malodorante (en garde à vue, on ne se lave pas), la loterie de l'avocat commis d'office, la salle d'attente peuplée de cabossés de l'existence (une Cour des Miracles)... de ça, il peut parler. En revanche, pas question pour lui de rejouer au théâtre l'expérience de l'incarcération. Le temps ne se rattrape pas, il est perdu à jamais. Et les yeux plantés dans les nôtres, un silence, très long silence, distillant goutte à goutte le temps volé...

La force de cette proposition artistique sur les rouages d'une justice expéditive (tableaux expressionnistes impressionnants) résulte de l'observation in vivo réalisée en amont. À partir d'heures passées dans la vingt-troisième chambre, celle des comparutions immédiates, du tribunal correctionnel de Paris, le travail théâtral initié par Lorraine de Sagazan vient refondre avec un talent fou les matériaux bruts recueillis pour en exhaler l'essence.

Ainsi, il sera désormais compliqué de détourner le regard sur une vérité que nous repoussons par ce qu'elle est impensable. À voir la population paumée concernée par ces jugements à l'emporte-pièce, à voir la lourdeur des peines (doloristes et non réparatrices) prononcées à son encontre, on se dit que tout le monde n'est pas égal devant la Justice. L'inscription gravée fièrement sur le frontispice des édifices de notre République – "Liberté, Égalité, Fraternité" – reste un idéal que la réalité dément. Notre justice est, et demeure, une justice de classe.

■ Yves Kafka

Vu le vendredi 19 juillet 2024 au Gymnase du Lycée Aubanel à Avignon.



© Christophe Raynaud de Lage.

Cult News

Samedi 27 juillet 2024

cult. news

Avignon 2024 Scènes

Iels ont fait le Festival d'Avignon- La fiction comme Guet-apens du réel
par Sylvia Botella
27.07.2024



L'édition 2024 du Festival d'Avignon voit des voix puissantes émerger, s'affirmer à travers des œuvres hybrides – ou (dé)collages scéniques – articulant avec virtuosité la fiction et le réel. La fiction comme *Guet-apens* du réel, une vitalité revigorante et réjouissante qui nous fait voyager de l'Europe à l'Amérique latine au cœur des formes du collectif, des chemins de la justice, des égalités, de l'amour et du désir, de la subjectivité et de la mémoire au présent. Un dialogue vif autour du pouvoir révolutionnaire de la fiction. Sélection non exhaustive.

Lorraine de Sagazan – *Leviathan* *Plasticité (extra)lucide

Quand la justice ne rime plus qu'avec la répression, la souffrance et donc une forme de violence légale, son sens politique ne s'évanouit-il pas ? En tout cas, c'est la question que l'on se pose en découvrant l'étonnant *Léviathan* de Lorraine de Sagazan – troisième volet du cycle *La réparation* débuté en 2020 avec *Un sacre* (2021) et *La vie invisible* (2022).

De son odyssée exploratoire dans le monde judiciaire avec le dramaturge Guillaume Poix et une partie de son équipe artistique – plus de deux ans d'enquête auprès d'avocat.es, de magistrat.es et d'ex-détenu.es –, la metteure en scène en tire une œuvre sombrement lumineuse qui, en dépit du poids des réflexions qui l'émaillent, n'a rien d'un espace voyeuriste massif et écrasant à huis clos.

Léviathan s'apparente davantage à un contre-espace qui nous rappelle en premier lieu la puissance émotionnelle de la fiction. Sans doute pour mieux sonder les « abus » de la procédure de comparution immédiate (ndlr : procédure simplifiée qui permet le jugement rapide de l'auteur. trice présumé.e de certaines infractions) au sein des tribunaux en France.

La metteure en scène construit ici des situations dans lesquelles la comparution immédiate vire vite à l'épreuve de survie et à l'injonction de la performance – enfer des rythmes impossibles à accorder. Et l'expérience judiciaire au traumatisme. On juge vite et fort. Au fur et à mesure, le tribunal/chapiteau se teinte d'ombres. La parole souveraine quasi « eucharistique » de la juge domine de plus en plus : « dire le droit » devient chant de messe.

Pour autant, *Léviathan*, ce n'est pas chercher des coupables. C'est construire des outils de confrontation qui, grâce au théâtre, à la fiction, nous amènent à nous interroger : Qui sont les monstres ? Où sont les monstres ? Les spectateurices sont comme les prévenu.es – incroyables acteurices ! – sidéré.es, désorient.ées face à ce qui apparaît « irréparable ».

Au jeu psychologique, Lorraine de Sagazan préfère le jeu des masques qui lissent les visages – non sans rappeler les masques du *Cercle de craie caucasien* de Bertolt Brecht créé par Benno Besson dans la Cour d'honneur du Palais des Papes au Festival d'Avignon en 1978 – comme pour mieux capter le phénomène d'anonymisation brutal subi par les prévenu.es qui se succèdent les un.es après les autres : personnes fragilisées, broyées, ravagées par le système.

C'est à cet endroit précis que Lorraine de Sagazan situe le théâtre de combat « pour », nous semble-t-il : dans l'espace plein des modulations plastiques – imaginées par Anouk Maugein – et dramaturgiques attestant un geste artistique assuré et aussi apaisé. Là dans la pénombre, le corps de la mère endolori trouve du réconfort tout contre la croupe du cheval qui dévore plus tard le Code pénal. C'est de la plasticité que *Léviathan* tire sa beauté (extra)lucide. Lorraine de Sagazan fait révolution.



DIRECTION ARTISTIQUE

Lorraine de Sagazan

ADMINISTRATION, PRODUCTION, DIFFUSION, RELATIONS PRESSE

AlterMachine

ADMNISTRATION, PRODUCTION, DIFFUSION

Marine Mussillon & Carole Willemot
marine@altermachine.fr | carole@altermachine.fr
+ 33 6 06 29 90 13 86 | + 33 6 79 17 36 65

RELATIONS PRESSE

Camille Hakim Hashemi
Camille@altermachine.fr
+ 336 15 56 33 17